Le Monde
DES LIVRES
VENDREDI 9 SEPTEMBRE 2005

LITTÉRATURES
Nina Bouraoui ; Olivier Adam ; Yasmina Reza ; Véronique Ovaldé ; Alain Gerber ; Gerard Reve ; Gila Lustiger ; Arto Paasilinna ; Robert McLiam Wilson
Pages III à VII

ESSAIS
« Le Livre noir de la psychanalyse » ; Nicole Loraux ; « Qui sont les colons ? »
Pages IX à XI

RENCONTRE
AVRAHAM YEHOSHUA
L'écrivain israélien publie simultanément un roman, « Le Responsable des ressources humaines », et un essai, « Israël : un examen moral »
Page XII

La mesure noire du temps

Shanghaï, Pékin, l'île d'Elbe. Jean-Philippe Toussaint se joue de l'espace, resserre le temps, croise les hasards et les sentiments. Il démontre surtout, à nouveau, son art de rendre le monde à sa densité, à ses mystères, à sa contingence

■ **Patrick Kéchichian**

XAVIER LAMBOURS POUR « LE MONDE »

A une littérature saturée de messages et d'idées, toute pleine d'avis péremptoires sur le monde, sur le présent et sur le devenir de nos sociétés, il est loisible de préférer des approches plus dépouillées et libres de la réalité. Ce n'est pas à une évasion tapageuse que l'on est alors convié. Le monde n'est pas refait à la convenance du romancier, embelli, « poétisé », ou repeint plus noir qu'il n'est. Il est simplement là, dans sa densité impénétrable, rendu à ses mystères, à ses hasards, en même temps qu'à son prosaïsme et à sa contingence. L'imagination n'est pas un prétexte pour s'éloigner de cette alchimie qui est notre condition même, mais pour trouver l'un des chemins qui y ramènent.

Jean-Philippe Toussaint, avec *Faire l'amour* (1), avait démontré, d'une manière éclatante, magnifique, son art de restituer une telle densité, de faire se croiser les êtres et les circonstances, les lieux et les sentiments. Tout cela avec une gravité et une hauteur qui marquaient un vrai enrichissement de sa manière initiale. *Fuir* se situe exactement au même niveau. Les deux livres formant une sorte de diptyque asiatique. Le Japon en vedette du premier, la Chine comme partenaire principal du second. L'hiver là, ici l'été – ce qui laisse donc aux lecteurs l'heureuse perspective de deux autres volets. Comme le Japon, mais différemment, la Chine offre au romancier l'avantage d'un cadre parfaitement étranger, exotique, et la possibilité d'isoler son héros dans une bulle invisible, de le confronter à des codes, à une langue et des usages illisibles. Et donc à une multitude de malentendus. Il y a cinq ans, Toussaint, explorant les agréments du dépaysement, soulignait : *« ... je sais qu'aux voyages s'associe toujours la possibilité de la mort – ou du sexe »* (2). Les charmes éventuels et surtout les angoisses d'une telle association constituent la matière des deux romans.

> Le monde n'est pas refait à la convenance du romancier, embelli, ou repeint plus noir qu'il n'est. Il est simplement là

Faire l'amour, Fuir... Dans les deux cas, un titre infinitif tente désespérément d'objectiver ce qui ne saurait l'être, tant le désir et l'inquiétude sont présents, tant ils agissent et perturbent. On dirait des impératifs empêchés, ou figés dans une même sidération, des lignes de conduite que l'on est impuissant à maintenir droites. Tous les éléments et détails des deux romans, même ceux qui semblent surgis de nulle part, sont à leur place. Car l'art de Toussaint est d'une précision impeccable, géométrique – son premier roman, en 1985, *La Salle de bain* (3), s'ouvrait sur la définition pythagoricienne du carré de l'hypoténuse – alors même que tout échappe à notre prise, et même à notre entendement, fuyant comme du sable entre les doigts.

Résumer *Fuir*, ce court, dense et cependant aérien roman, reviendrait pratiquement à en réécrire chaque page. Car tous les détails et les épisodes s'enchaînent, s'emboîtent, non du tout pour former un séduisant ensemble, le dessin harmonieux d'un fragment d'existence, mais pour mettre en lumière un très étrange et hétéroclite appareillage, une sorte d'entrechoquement des choses et des circonstances. Mais, justement, toute existence, dès lors qu'elle est déplacée, comme déboîtée de son axe, rendue, par telle circonstance, étrangère à elle-même, ne présente-t-elle pas cette apparence ? C'est la face sombre, angoissante, peut-être mortelle, de l'exotisme qui est ici visitée. Toussaint excelle à introduire le trouble ; il sait faire régner une fatale anarchie dans l'esprit de son narrateur – mais une anarchie qui, bizarrement, ne contredit pas l'esprit d'ordre et de géométrie.

Shanghaï, Pékin, l'île d'Elbe. Trois parties, trois lieux. Quatre personnages : le narrateur, Marie sa compagne, créatrice de mode pour la maison *« Allons-y Allons-o »*, Zhang Xiangzhi, guide chinois et *« relation d'affaires de Marie »*, et Li Qi, accorte représentante de cette virtualité érotique que l'on croise, si l'on en croit Toussaint, lors des voyages. Mais d'emblée tout cloche, flanche, menace. Sans réponse, les questions restent suspendues au-dessus du vide. Première phrase du livre : *« Serait-ce fini avec Marie ? »*

Le temps du récit est bref, trois jours si l'on a bien compté, fuseaux horaires inclus. *« Je n'avais pas dormi depuis quarante-huit heures, ou plutôt j'avais sommeillé en permanence pendant cette interminable durée brumeuse de voyage ininterrompu, où, dans des heures égales, les jours ne se différenciaient pas des nuits... »*

L'essentiel de la première partie se passe de nuit, dans un train qui mène de Shanghaï à Pékin, où le narrateur, Zhang Xiangzhi et Li Qi vont voir une vague exposition d'art contemporain. Il fait chaud dans les couchettes. Tout le roman poisse d'ailleurs de chaleur ; la sueur colle les vêtements, fixe la poussière. Tandis que l'Européen et la Chinoise font plus intimement connaissance dans les toilettes du train, le téléphone portable – celui que lui a remis son guide dès son arrivée – vient déranger de sa sonnerie les ébats inconfortables du couple. C'est Marie. Son père vient de mourir.

Dans la deuxième partie, on arrive en gare de Pékin, le matin. Mais rien ne va plus, et les événements, violents, inquiétants, incompréhensibles vont s'accélérer. Le narrateur n'arrive pas à suivre, à coller à cette accélération, il est submergé, son trouble grandit. *« Depuis cette nuit, depuis le coup de téléphone de Marie dans le train, je percevais le monde comme si j'étais en décalage horaire permanent, avec une légère distorsion dans l'ordre du réel, un écart, une entorse, une minuscule inadéquation entre le monde pourtant familier qu'on a sous les yeux et la façon lointaine, vaporeuse et distanciée, dont on le perçoit. »*

De Pékin, après une escale à Paris, notre homme arrive sur l'île d'Elbe, juste pour l'enterrement du père de Marie. *« La Méditerranée était calme comme un lac.* (...) *J'avais le sentiment d'être hors du temps, j'étais dans le silence – un silence dont je n'avais plus idée. »* Mais il n'assiste pas aux obsèques, ou plutôt il choisit de disparaître de la vue de Marie. A la vacance du narrateur répond alors l'angoisse de la jeune femme. Les deux attachés (ou séparés) par une brutale ambivalence amoureuse et sexuelle, *« comme si nous ne pouvions désormais plus nous approcher, et nous aimer, que dans le hérissement et la brusquerie »*. Et toujours ce temps impalpable, accablant, lourd de chaleur et de menace... *« Je sentais le temps passer avec une acuité particulière depuis le début de ce voyage, les heures égales, semblables les unes aux autres, qui s'écoulaient dans le ronronnement continu des moteurs, le temps ample et fluide qui m'emportait malgré mon immobilité, et dont la mort – et ses violentes griffures – était la mesure noire. »*

Des détails incongrus ou obscènes surgissent, participant à la parfaite économie du récit. Le fortuit prend la valeur d'une nécessité.

La fin du roman – mais pas seulement la fin – est tout simplement admirable, lumineuse, surprenante. On ne sait rien, le trouble n'est pas levé, et pourtant la réalité est comme étendue, enrichie, libérée. Que demander de mieux, de plus, à la littérature ?

(1) Ed. de Minuit (« Le Monde des livres » du 30 août 2002).
(2) *Autoportrait (à l'étranger)* (éd. de Minuit).
(3) Repris en poche dans la collection « Double », avec un court texte inédit de l'écrivain relatant sa rencontre avec Jérôme Lindon (140 p., 5,30 €).

FUIR
de Jean-Philippe Toussaint.
Ed. de Minuit, 186 p., 13 €.
En librairie le 16 septembre.

APARTÉ

Science de femmes

CHANGEONS de terrain. Pour mettre au jour un lieu commun aussi enfoui dans l'opinion que la fameuse inaptitude des femmes aux travaux scientifiques, ne fouillons pas du côté de l'inné et de l'acquis, ne piochons pas dans les statistiques. Penchons-nous plutôt sur le puits des sciences tel qu'il a été creusé, presque exclusivement par des hommes. Tâchons de discerner, dans l'ombre, les rares ouvrières qui y ont été tolérées.

Ou, plus simple : examinons ce que Nicolas Witkowski en a remonté. Au cours de ses précédentes expéditions dans les galeries les moins fréquentées de l'histoire des connaissances – notamment pour son *Histoire sentimentale des sciences* (Seuil, 2003) –, cet amateur de recoins a forcément croisé ces marginalisées et ces originales. Il en a extrait les masses d'anecdotes, les bribes de portraits, les histoires parfois drôles et les fins souvent tragiques qui composent *Trop belle pour le Nobel* (1). Et de ce bric-à-brac émerge bien mieux qu'un plaidoyer, plus fort qu'une démonstration paternaliste : en filigrane apparaît tout ce que la science a perdu en niant sa « moitié féminine ».

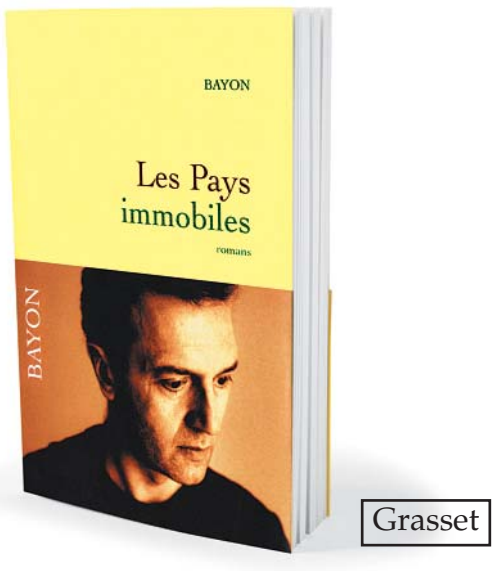
Jérôme Fenoglio
Lire la suite page XII

(1) Seuil, 272 p., 19 €.

« Un livre écrit, virtuose. Un livre composé, avec des harmoniques, des résonances, non pas un roman mais des "romans".

Un livre comme un trou noir qui aurait absorbé tous les autres.»

Sylvain Bourmeau, *Les Inrockuptibles*



ACTUALITÉS

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **PRIX GONCOURT.** L'Académie Goncourt a publié, mardi 6 septembre, sa première sélection en vue du prix qui sera attribué le 3 novembre. Sont en lice : *Falaises*, d'Olivier Adam (éd. de L'Olivier) ; *Je t'oublierai tous les jours*, de Vassilis Alexakis (Stock) ; *Lutetia*, de Pierre Assouline (Gallimard) ; *Saint-Sépulcre !*, de Patrick Besson (Fayard) ; *Mes mauvaises pensées*, de Nina Bouraoui (Stock) ; *Magnus*, de Sylvie Germain (Albin Michel) ; *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq (Fayard) ; *Waltenberg*, d'Hédi Kaddour (Gallimard) ; *L'Attentat*, de Yasmina Khadra (Julliard) ; *Le Pays des vivants*, de Jean-Pierre Milovanoff (Grasset) ; *Le Pont de Ran-Mositar*, de Franck Pavloff (Albin Michel) ; *Option paradis*, de François Taillandier (Stock) ; *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint (éd. de Minuit). Prochaines sélections les 4 et 25 octobre.

■ **TAHAR BEN JELLOUN.** Le romancier Tahar Ben Jelloun rejoint Gallimard. Il était auparavant au Seuil. La publication de son prochain livre, *Partir*, est prévue pour la rentrée littéraire de janvier 2006.

■ **FRANÇOIS WEYERGANS.** Après une attente de plusieurs années, des annonces multiples et des démentis aussi nombreux, le roman de François Weyergans, *Trois jours chez ma mère*, est annoncé chez Grasset. Mise en librairie le 27 septembre. Juste à temps sans doute pour figurer dans la course au Goncourt et tenter de barrer le chemin aux autres candidats, notamment à Michel Houellebecq. En même temps que ce nouveau roman paraîtra chez Léo Scheer le premier livre écrit par Weyergans en 1968, lorsqu'il avait 27 ans, et resté inédit, *Salomé*.

■ **PRIX. Le prix Livre et Droits de l'homme de la ville de Nancy** a été attribué à Clea Koff pour *La Mémoire des os* (éd. Héloïse d'Ormesson).

■ **PRÉCISION.** Dans « Le Monde des livres » du 2 septembre, nous avons omis d'indiquer l'éditeur de *Ceci n'est pas un livre*, de Dubravka Ugresic. Cet ouvrage, traduit du serbo-croate, est publié par Fayard (306 p., 18 €).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Editions d'antan

http://www.textesrares.com

« CE NE SONT PAS TOUJOURS des textes exceptionnels que nous montrons, mais ce que pouvait être la production quotidienne durant cette période, du point de vue matériel comme du point de vue intellectuel », prévient l'association Textes rares, qui donne à voir ou à lire gratuitement des textes singuliers de langue française et des images peu ou pas rééditées du XVe au XIXe siècle. L'équipe, bénévole, qui s'appuie notamment sur la collaboration de collectionneurs privés, s'emploie depuis plus de trois ans à dresser ce *« panorama original et subjectif du patrimoine français »*.

200 textes et plus de 3 000 images agrémentent les entrées thématiques du site, parmi lesquelles les précieuses « Chronologie de l'imprimerie » et « Histoire du livre ».

Parmi les nouveautés, on butinera fiévreusement *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé* de Longus (1764) ou *L'Art d'aimer* de Gouge de Cessières (1770). Bibliophiles ou non flâneront, au gré d'index, d'un moteur de recherche plein texte ou encore des rubriques Cuisine, Enfantina, Philosophie, Femmes, Littérature populaire... A dénicher, un *Art de tirer les cartes* en texte intégral, une *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage depuis le XVe siècle* par Charles Nisard (1854), l'*Almanach des muses depuis l'origine de la poésie* (1770), ou encore, témoins de la production littéraire du début du XIXe siècle en direction du jeune public, des extraits d'ouvrages de morale ou de méthodes d'apprentissage de la lecture.

Marlène Duretz
Lemonde.fr

Le long chemin du livre en Chine

La Foire internationale de Pékin a été l'occasion de faire le tour d'horizon d'un secteur écartelé entre le foisonnement créatif d'une jeune génération d'auteurs et une distribution chaotique

PÉKIN
de notre correspondant

Assis à la table de la cafétéria du stand français de la Foire du livre de Pékin, qui s'est tenue dans la capitale chinoise du 31 août au 5 septembre, Liu Wangcai fait la grimace en exprimant sa frustration : à 39 ans, ce jeune écrivain chinois, interprète professionnel, a déjà publié en France deux romans aux éditions Bleu de Chine, mais peine à convaincre les éditeurs de son pays. *« J'ai écrit mon premier livre*, Le Malaise, *il y a dix ans. Aujourd'hui, je ne suis toujours pas publié dans mon pays. Et c'est pourtant bien là où je voudrais être lu en priorité ! »* De son propre aveu, Wangcai est peut-être un peu trop *« provocateur »*, même si en Chine les règles commencent à évoluer à condition de ne pas franchir certaines lignes rouges. *« Pour les éditeurs*, explique-t-il, *il y a deux risques ; l'un est politique, l'autre commercial. Quand le premier risque n'est pas trop grand, l'éditeur ose le prendre, surtout s'il estime qu'un succès commercial est en vue. »*

Dans l'édition aussi, la loi du marché commence parfois à l'emporter. Depuis 1986, Pékin organise « sa » Foire internationale du livre où se pressent désormais les maisons d'édition du monde entier, preuve que dans ce secteur aussi la Chine aiguise les appétits : selon les dernières statistiques officielles, le salon de 2004 avait donné lieu à 8 250 achats de droits en copyright.

Le foisonnement créatif de la nouvelle génération d'écrivains chinois n'empêche pas le *Da Vinci code*, de Dan Brown, de caracoler, depuis plusieurs semaines, dans la liste des best-sellers publiés dans la presse. *« Les Chinois aiment les romans qui racontent une histoire, où l'intrigue est bien nouée*, commente Shen Dali, écrivain et spécialiste de la littérature française. *Après la révolution culturelle, les écrivains ont cherché quelque chose de nouveau et se sont mis à l'école de l'avant-garde occidentale. Ça a duré quelque temps, mais c'est fini. Le nouveau roman, le roman expérimental, ça ne plaît pas aux Chinois ! »* Dans le pays, le prix moyen d'un livre s'élève à 20 yuans (2 euros). Un ticket de métro coûte 3 centimes d'euro.

MONOPOLE DE LA DIFFUSION

Les romanciers comme Mo Yan (*Le Pays de l'alcool*, *Beaux seins belles fesses*) ou Yu Hua (*Vivre*) sont des auteurs à succès, la nostalgie est palpable : *« Nous n'avons plus de grands auteurs »*, soupire Shen Dali en évoquant la mémoire de Lu Xun et de Lao Shi. *« Le roman contemporain ? Vous ne pouvez pas trouver plus de dix noms d'écrivains qui comptent vraiment ! »*, ajoute Liu Wangcai. En attendant, certains auteurs sont devenus des valeurs marchandes notables – comme Jiang Rong, dont les droits pour *Le Totem du loup* ont été acquis, jeudi 1er septembre, par le groupe britannique Penguin pour 1 million de dollars (800 000 euros). Depuis seize mois, cet ouvrage est resté en tête des ventes, attirant ainsi l'attention des étrangers.

« Quand les Chinois lisent des livres français, c'est plutôt vers la littérature classique qu'ils se tournent, Balzac ou Victor Hugo ; publier des romans contemporains est assez difficile », explique Di Wei, une jeune éditrice francophone qui a créé en France sa maison d'édition pour diffuser ou coproduire des livres français en Chine. Aux termes des accords de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), le marché de l'édition est certes en train de s'ouvrir, mais les maisons d'édition restent sous le contrôle de l'Etat, et les éditions étrangères n'auront que le droit de diffuser – pas de publier – des livres dont la publication reste dépendante de l'autorisation du bureau de la censure.

Pour l'instant, le réseau de *Xinhua* (Chine nouvelle) a le monopole de la diffusion, une exclusivité qui a pour conséquence une réduction drastique de la distribution : sur quelque 170 000 titres publiés par an, 80 % ne sont pas distribués. Autre particularité chinoise, les maisons d'édition sont soumises à des quotas de publication, suscitant ainsi un véritable « marché noir » du numéro ISBN : *« Certaines maisons préfèrent "revendre" un numéro à une entreprise comme la mienne*, explique Di Wei, qui a publié récemment *99 francs* de Frédéric Beidbeger. *Je préfère cependant la coédition car, dans ce cas, les risques sont partagés avec la maison chinoise, ce qui n'est pas le cas quand je rachète un numéro ISBN. »*

Cette année, la France était l'invitée d'honneur de la Foire internationale du livre. Plus d'une centaine d'éditeurs ont fait le voyage. Olivier Rubinstein, directeur général de Denoël, qui vient ici pour la première fois, ose une comparaison avec la Russie, qu'il connaît bien, et *« où l'on sent une réelle volonté d'ouverture. Ici, les choses me semblent plus compliquées, et on a du mal à identifier les maisons d'édition avec lesquelles on pourrait travailler »*. Les éditeurs ont également abordé le sujet des droits. Ils sont nombreux à s'inquiéter du piratage, qui touche le livre comme certains biens de consommation.

Les éditeurs ont exploré les possibilités de traduction vers le français. Ainsi, Paul Otchakovsky-Laurens, fondateur des éditions POL, explique qu'il souhaite publier un auteur chinois. On lui en a déjà recommandé trois, dit-il : *« On dit parfois que tel ou tel écrivain est "trop" français, "trop" américain. Mais moi, c'est exactement ce que je cherche ! Alors j'espère trouver un auteur dans le genre hyperprovincial "trop" chinois. »* Geneviève Imbot-Bichet, créatrice de Bleu de Chine, se félicite d'avoir déniché un jeune écrivain gay qui raconte les choses *« dans une veine plus universelle »*. *« Il n'y a pas encore de Faulkner chinois*, dit-elle en souriant, *mais je continue à le chercher. »*

Bruno Philip

Le succès annoncé de « La Possibilité d'une île »

C'était pratiquement programmé, et c'est en train de se produire. Les présentoirs supportant les piles de *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq (Fayard), sont pris d'assaut dans les librairies. Une semaine après la sortie du roman, le tirage du livre atteint 310 000 exemplaires, indique l'éditeur – dont 275 000 exemplaires pour la première impression. Derrière ce poids lourd, d'autres romans très en vue de la rentrée font mieux que se défendre, d'après leurs éditeurs. Albin Michel annonce que les tirages d'*Acide sulfurique*, d'Amélie Nothomb, atteignent 230 000 exemplaires pour une première mise en place de 180 000.

Le Roman des Jardin, d'Alexandre Jardin, cumule trois tirages pour un total de 170 000 exemplaires : une troisième réimpression – 30 000 exemplaires – a été lancée, mercredi 7 septembre. *Une fête en larmes*, de Jean d'Ormesson (Robert Laffont), se fraye un chemin dans cette rentrée. Après un premier tirage de 110 000 exemplaires, 30 000 exemplaires supplémentaires sont sous presse.

La Petite Fille de monsieur Linh, de Philippe Claudel, fait les beaux jours de Stock. 100 000 exemplaires avaient été tirés en premier lieu. Le tirage a été suivi de deux réimpressions de 20 000 exemplaires chacune.

A noter que les tirages ne représentent pas les ventes des livres. Celles-ci seront connues dans les prochains mois, après les retours d'invendus effectués par les libraires

B. M.

« Transfuge » est désormais en kiosque

***TRANSFUGE**, « magazine de littérature étrangère »*, est la meilleure nouvelle qui soit arrivée à la presse littéraire depuis maintenant près de deux ans. La recette ? Un trimestriel, au prix de 10 euros, fondé par Vincent Jaury, 29 ans, et Gaëtan Husson, 30 ans. Une SARL de presse au capital de 300 euros. Et, surtout, un mécène, qui souhaite rester anonyme, mais qui permet au magazine de proposer, sur beau papier, avec belle maquette, quelque 110 pages quatre fois par an.

Au départ, Jaury et Husson avaient envie de faire un journal dédié à la littérature nord-américaine, pour laquelle ils se passionnent. On leur a fait valoir qu'il serait opportun d'élargir le champ et le premier numéro, paru en janvier 2004, était consacré à la Chine, en prévision du Salon du livre de Paris, dont ce pays était l'invité d'honneur 2004. Immédiatement *Transfuge* a été remarqué. Pour sa qualité. Pour sa liberté d'esprit. Mais il n'était pas très facile à trouver, diffusé seulement en librairie. Après sept numéros (le n° 7, avec un passionnant dossier sur Saul Bellow, qui venait de mourir, est sorti en mai), le bilan est positif. 3 000 exemplaires de tirage, 700 abonnés, environ 1 800 exemplaires vendus par numéro. Un sommaire toujours attrayant, avec un dossier très travaillé, un focus – grand entretien –, divers portraits, entretiens, critiques et chroniques. Et déjà une réputation.

Toutes les conditions étaient donc requises pour passer à une vitesse supérieure. C'est chose faite en ce mois de septembre. Pour son numéro 8, *Transfuge* est en kiosque, à 7 000 exemplaires (100 p., 8,50 €). Avec un gros dossier sur Bret Easton Ellis, un grand entretien avec Russell Banks, un reportage sur le livre en Irak. Et toujours sa variété de traitement de l'information et du patrimoine littéraires ainsi que de nouvelles chroniques. François Bégaudeau revisite les classiques de la littérature, Alain Mabanckou donne des nouvelles de la francophonie et Hubert Prolongeau analyse les adaptations littéraires au cinéma. *« Les sommaires sont composés par Gaëtan Husson et moi,* indique encore Vincent Jaury. *Mais Clémence Boulouque, qui a déjà travaillé avec nous pour plusieurs numéros, nous rejoint comme conseillère éditoriale. »* Clémence Boulouque étant elle-même une jeune romancière française, peut-être le champ de *Transfuge* va-t-il s'élargir encore, et intégrer la littérature française, qui n'est, au fond, qu'une littérature étrangère parmi d'autres. On peut le souhaiter. Mais on peut comprendre aussi que Jaury et Husson aient préféré jusqu'ici s'en préserver, pour ne pas s'exposer aux attaques d'un certain milieu littéraire français, qui a peu de goût pour l'indépendance d'esprit.

Jo. S.

★ www.transfuge.fr

AGENDA

« Le Livre sur la place »

Du 15 au 18 septembre à Nancy, « Le français du XVIIIe siècle à nos jours » sera le thème de la 27e édition du « Livre sur la place », qui aura pour président d'honneur Bernard Pivot. Y seront décernés quatre prix littéraires : la Bourse Goncourt de la biographie, le prix Feuille d'or de la Ville de Nancy, le prix du magazine *Le Point* et enfin le prix « Livres et droits de l'homme », dont le président d'honneur sera Jorge Semprun.
Rens. : www.nancy.fr

■ **LE 9 SEPTEMBRE. PAASILINNA. A Paris,** les éditions Denoël et la librairie La Boucherie reçoivent l'écrivain finlandais Arto Paasilinna, qui parlera de son dernier roman *Un homme heureux* (à 19 heures, 76, rue Monge, 75005 ; rens. : 01-42-17-08-80).

■ **LE 11 SEPTEMBRE. ANCIEN. A Cahors (46)**, 7e édition du Salon du livre ancien, qui s'attache à promouvoir l'image du livre ancien et moderne (d'occasion), proposera de faire découvrir un patrimoine culturel et artistique au travers de vingt-sept professionnels. Y sera présenté, notamment, un stand du Musée du parchemin et de l'enluminure de Duras et de l'éditeur de livres d'artistes Basile (à 9 heures, espace Valentré).

■ **LE 14 SEPTEMBRE. COHEN. A Chambéry (73)**, ouverture de la 9e édition des rencontres de l'Observatoire de l'écriture, de l'interprétation littéraire et de la lecture (ŒIL), consacrée à Albert Cohen, en compagnie de Patrick Longuet (à 19 heures, à l'université de Savoie, 27, rue Marcoz).

■ **LE 15 SEPTEMBRE. POÉSIE. A Paris**, soirée poésie belge francophone et flamande avec Jacques Izoard, Karel Logist, Selçuk Mutlu, Hide Keteleer, Stefaan van den Bremt et Marc Tristsmans, organisée par Marion Legouy à propos de son exposition « Autour de la Bastille » et avec le soutien de la délégation générale Wallonie-Bruxelles à Paris (à 18 h 30, à la mairie du 4e arrondissement).

■ **DU 16 AU 18 SEPTEMBRE. ŒDIPE. A Venise**, rencontre autour du thème « Lire, écrire la psychanalyse. Quels auteurs après Freud et Lacan ? » organisée par l'Association Œdipe le Salon, pour son quinzième anniversaire, où sera décerné le prix Œdipe à l'Ateneo Veneto ; rens. : www.oedipesalon.com.

Bouraoui, au vertige de soi

Le « roman-confession » d'une remontée aux origines, dans laquelle la romancière se risque à « flirter avec la fiction »

RENCONTRE

MES MAUVAISES PENSÉES
de Nina Bouraoui.
Stock, 286 p., 18 €.

On ne s'avancera guère en disant que *Mes Mauvaises Pensées*, neuvième livre, le plus ambitieux et aussi le plus maîtrisé, de Nina Bouraoui, va sans doute marquer un véritable tournant dans son œuvre. Comme le fit en son temps le poétique *Jour du séisme* qui vit émerger, dans les décombres d'une identité fracturée, un « je » blessé, écartelé entre deux cultures (française et algérienne) et deux identités (fille et garçon). Dès lors, la romancière ne va cesser de rassembler les deux parts qui la composent pour retrouver sa « définition ». Ce sera *Garçon manqué,* récit autobiographique marquant son adieu à l'enfance et à l'Algérie ; *La Vie heureuse*, où pour la première fois elle affirmait son amour des femmes ; et enfin *Poupée Bella* (1) qui, sous la forme du journal, abordait les strates amoureuses qui la composent et fondent son écriture.

Ainsi, de livre en livre, on pouvait croire Nina Bouraoui libérée de ses peurs et de sa honte. C'était sans compter avec ce double qu'elle a tenté d'effacer après le « trou noir », ainsi qu'elle nomme son brusque départ d'Algérie en 1981, à l'âge de 14 ans, lorsque ses parents décident, en raison de la santé de sa mère, de s'installer en France. *« Ce fut une sorte d'enlèvement à l'Algérie,* raconte-t-elle à présent. *J'ai tout laissé là-bas : mes affaires, les premières personnes que j'ai aimées. Et surtout, ce double fantasmé qui n'a jamais cessé de grandir jusqu'à surgir un matin dans une mécanique de peurs, une spirale phobique. C'était il y a quatre ans, au terme de ma thérapie. Je pensais que j'étais devenue un danger pour les autres alors que je l'étais pour moi seule. »* Après un court silence, elle reprend : *« J'avais le sentiment d'être mon propre monstre, d'être dévorée de l'intérieur. »*

ALGÉRIE INÉDITE

C'est dans cet état de siège, chez le docteur C., qu'on la découvre, elle ou plus exactement la narratrice de ces *Mauvaises Pensées*, qui n'est pas le récit d'une thérapie mais un « roman-confession » où pour la première fois, la romancière dit s'être amusée *« à flirter avec la fiction »* et surtout à jouer avec de multiples formes narratives (monologues, dialogues, journaux, lettres) qu'elle a insérées dans un vaste réseau, de liens, de connexions, de correspondances, de superpositions de lieux, de temps, d'images, de voix, de sensations... Le tout remarquablement porté par un style ample et fluide. *« Ce livre rêvé fut un défi, car il fallait que j'arrive à faire correspondre des choses qui a priori ne correspondent pas, sans me répéter. J'ai voulu restituer cette parole déliée de la thérapie, cet abandon qui reste tenu, contrôlé, dans une frénésie de vitesse. Il ne pouvait donc y avoir de blanc ou de chapitre. »*

Si l'on ressent quelques appréhensions à s'engager dans ces longues phrases sinueuses où seule la ponctuation s'offre comme une respiration, très vite on se sent happé par cette vertigineuse spirale qui met à jour tout ce qui fonde la femme et l'écrivain.

A travers cette remontée aux origines, cette vaste entreprise de reconstruction de soi, émerge toute la géographie intime, physique et amoureuse de cette *« déracinée »*. Avec ses lieux familiers aux lecteurs : la rue Saint-Charles, où l'adolescente devient française ; Zurich et Diane, qui la révèle cruellement à elle-même ; Rennes et ses grands-parents français, à qui manque la force d'aimer. Et surtout une Algérie inédite dans la manière dont Nina Bouraoui l'aborde frontalement. Une Algérie sensuelle, lumineuse, où naît son désir des femmes, sa quête absolue de beauté mais aussi une terre énigmatique, silencieuse, quand la fillette manque de se noyer à Zeralda. Au cœur de ce secret, fondateur de ses peurs, c'est la découverte de la mort, la fin de l'innocence et la perte de l'enfance. Avant le déracinement et l'éclatement de la famille.

« L'Algérie est dans mon cœur qui saigne, c'est ce flux qu'il faut arrêter ou tout du moins contenir... » Par le silence, l'effacement de son double fantôme ; par les mots et les lettres à ce père, absent, resté à Alger. Un père tendre, fraternel, complice. *« Je suis le fils de mon père* (...) *dans ce prolongement des sangs, de l'écriture qui saigne, je sais que l'écriture vient de lui. »* Et de ce corps maternel asthmatique, qui souffre, étouffe de l'amour qu'il n'a pas reçu. *« Ma mère a doublé ses baisers sur moi pour remplacer les baisers de sa mère qui manquaient. Ma mère s'est embrassée par moi, mon corps a été le support de son corps. »*

Amour filial, protecteur, fusionnel, amour qui définit autant qu'il asphyxie... Strate après strate, c'est tout l'édifice amoureux de Nina Bouraoui qui se recompose sous nos yeux : avec ses promesses, ses désirs, ses éblouissements (Hervé Guibert, son *« amant de papier »*) ; ses manques, ses silences, ses hontes, ses blessures secrètes, ses faux-semblants. Comme avec la Chanteuse, l'idole de sa jeunesse, qui, dans le tourbillon de la célébrité, des concerts, des tournées, l'entraîne durant trois ans hors de la vie. *« Elle prenait ma force, sa voix recouvrait ma voix.* (...) *Je ne voulais plus écrire et je ne voulais plus aimer. Mon écriture est revenue lorsque j'ai rencontré l'Amie. »*

FRANCK FERVILLE/VU

Nina Bouraoui, mai 2004

Clé de voûte de l'édifice, c'est le double-miroir d'une enfance orpheline, qui se retrouve en l'autre, se répare, se réinvente ; l'Amie, c'est aussi l'ange gardien qui chasse les peurs, ôte la culpabilité et la honte ; la sauve de tout en la réconciliant avec elle-même et la vie. *« Plus qu'un lien, c'est une évidence »*, dit Nina Bouraoui, visiblement émue d'évoquer celle qui est à la source de presque tous ses livres. *« Avec elle, il n'y a plus d'exil amoureux, je suis bien partout. »*

Christine Rousseau

(1) Tous chez Stock et disponibles au Livre de poche.

Une femme est toujours en question

Bruno Tessarech explore avec finesse et élégance les tourments de l'analyse et les mystères de l'inspiration

LA FEMME DE L'ANALYSTE
de Bruno Tessarech.
Buchet-Chastel, 206 p., 12 €.

Les usagers anciens et actuels du divan des psychanalystes devraient s'estimer vengés. Enfin, un écrivain s'est emparé de leur lent tourment, enfin il a mis au jour cette secrète torture feutrée qui est la leur et qui consiste à ne recevoir, en situation analytique comme on dit, aucune réponse à des interrogations pourtant élémentaires regardant la vie privée d'un interlocuteur censément privilégié. Si ce n'est, du côté du fauteuil, un vague sourire, un toussotement, un regard qui retourne bêtement la question.

Il faudrait presque mettre des tirets entre les mots du titre de ce roman par lequel Bruno Tessarech rompt le silence, bouscule les protocoles, fait se lever d'un bond un emblématique patient – qui ne l'est plus du tout. Cette femme-de-l'analyste prendrait ainsi la valeur d'une figure quasi éternelle et intangible, d'un symbole, d'un Graal que l'on quête toujours et que l'on ne possède jamais. Ce qui, soit dit en passant, ne contredit en rien les thèses les plus sophistiquées de la psychanalyse sur ce qu'il en est du désir.

« A chacun ses Mille et Une Nuits. *Pour le dire autrement : Quelque chose cheminait sous la couche superficielle, ô combien superficielle, futile même, de mon esprit, tel le sang bleuâtre qu'on voit aux veines de certaines peaux pâlies. »* Le narrateur décide un jour de détourner vers l'oreille d'un psychanalyste le cours de ce « quelque chose », qui entrave sa vie et l'empêche d'écrire. Car il est écrivain, et s'il possède encore une solide imagination (comme le roman va le démontrer), il est impuissant à honorer les promesses qu'il eut l'imprudence de faire à un éditeur évidemment avide et carnassier. En attendant que ça aille mieux, il aide un autre thérapeute à mettre au net quelques pensées sans doute décisives sur la psyché humaine. Ce qui, en la circonstance, ne manque pas de sel...

Mais Bruno Tessarech ne laisse pas pour autant en plan son personnage, en déshérence son désir et son impuissance. L'analysant-écrivain, en même temps qu'il associe librement et reconstitue ses rêves, va donc se mettre à la recherche de cette femme qui a un nom hollandais de faussaire. Cette recherche, parallèle à sa cure, devant l'aider à faire progresser celle-ci d'une manière décisive, et donc à surmonter son handicap. Mais la vie continue, et il semble bien que, derrière sa mine policée et silencieuse, l'analyste traverse une crise dans son ménage. Quelques indices patents, matériels, dont un vélo qui disparaît, signalent opportunément que la femme en question a déserté le domicile conjugal pour rejoindre son plat pays natal.

On l'aura deviné : cette recherche est assez romanesque en elle-même pour redonner au narrateur l'impulsion d'écrire, et donc de réussir sa cure. Et qu'écrira-t-il donc ? un roman qui aurait pour titre *La Femme de l'analyste*, bien sûr ! Mais à la fin, c'est Bruno Tessarech, dans un style soigné, plein de finesse et d'élégance, qui prend la plume et conclut l'affaire, sortant de la fiction pour mieux y entrer.

P. K.

Olivier Adam, une enfance au bord du précipice

PARTI PRIS

IL FALLAIT SANS DOUTE qu'Olivier Adam attende d'être reconnu, considéré comme l'un des jeunes écrivains français les plus prometteurs, après quatre livres, pour écrire ce roman, *Falaises.* Et peut-être aussi qu'il atteigne ses 30 ans et qu'il ait un enfant. Tenter le décodage autobiographique de ce texte – totalement, un peu, beaucoup – n'est pas très intéressant. On apprend d'emblée que le narrateur et l'auteur ont le même âge, et très tard qu'ils portent le même prénom – ce qui ne prouve rien.

Autobiographie ou non, la question demeure la même, si l'on est écrivain : comment parler d'une jeunesse saccagée, de l'obsédante image de la mère qui s'est donné la mort, en évitant le sentimentalisme et le pathos ? Comment être assez fort pour s'abstenir de flatter le goût du malheur, si courant, qui assure souvent le succès public ? Et, s'il s'agit d'autobiographie, comment faire pour qu'elle ne ressemble pas à une confession ? Olivier Adam a su répondre à toutes ces questions et ce retour sur enfance est une belle réussite.

« Ici la nuit est profonde et noire comme le monde » : ainsi commence le récit. Dans une chambre d'hôtel, à Etretat. Là, tout juste vingt ans plus tôt, la mère s'est jetée d'une falaise, le soir de sa sortie d'un hôpital psychiatrique où elle venait de passer six mois. Son fils cadet, le narrateur, avait 11 ans, et l'aîné, Antoine, deux ans de plus. Dans ce lieu où autrefois quelque chose s'est brisé, la vie est revenue.

ILLUSTRATION : EMMANUEL PIERRE

A côté de l'homme de 31 ans qui a fait place au petit garçon de 11 ans, se trouvent Claire, sa compagne, et Chloé, leur fille. Elles dorment et *« la nuit est profonde et noire de monde »*, envahie de tous les fantômes du passé. Le moment idéal pour tenter de comprendre les vingt années qui séparent ces deux nuits, ce temps où, dit le narrateur, *« rester en vie a longtemps été pour moi une activité à plein temps, un programme, un horizon »*.

Comme toujours, Olivier Adam a la phrase assez brève et très précise. Son style est déjà reconnaissable. Econome d'adjectifs, soucieux d'éviter l'excès de psychologie, le commentaire, l'étalage. Avec un grand talent pour le portrait, le croquis même, et la description. Comme dans son très réussi *Poids léger* (1), ses personnages gardent toujours une distance avec ce qu'ils sont obligés de vivre d'affligeant.

Après l'enterrement de la mère, le père devient brutal et quasi mutique. Ses fils ne rentrent pas directement de l'école, tant ils appréhendent le moment du dîner et la soirée. *« Il ne tolérait aucun bruit et finissait par s'assoupir. »* Entre la présence-absence de la mère – parfois jusqu'à l'hallucination – et ce père mort-vivant, est-il possible de continuer à vivre, d'avancer, de devenir adulte? Comme pris dans une spirale du désastre, les deux garçons se rapprochent d'autres adolescents en péril. Partagent leurs dérives et leurs supposés remèdes au mal de vivre – ecstasy, coke, joints, sexe triste... Ainsi le jeune Nicolas, qui a le choix entre tuer son terrible père, ou se tuer lui-même pour lui échapper – il choisit la seconde solution. Ou la jolie Lorette, qui pleure en faisant l'amour, et qui, un jour, décide de cesser de manger.

Probablement, la seule chance de survie, c'est la fuite. Antoine part le premier. Mais est-ce vraiment pour se trouver ou pour se perdre ? Depuis des années maintenant son frère n'a plus de nouvelles. Le cadet part un peu plus tard, laissant le père à sa tristesse et à sa claustration. Mais il se lie encore à une jeune femme en détresse, sa voisine, Léa, la fille du propriétaire de son immeuble, qui se suicide.

Il faut évidemment tout le talent d'Olivier Adam pour ne pas faire de ces épisodes un catalogue du désespoir. Il alterne avec bonheur le souvenir et le présent de son héros, la chambre d'hôtel où dorment Claire et Chloé. Il sait doser l'angoisse, mais aussi la tendresse, les moments de joie, le mystère – la présence tenace de cette mère morte trop tôt, et tragiquement.

A la fin de la nuit, quand il en a fini avec la mémoire de cette mauvaise vie, le narrateur peut attendre que Chloé, son enfant, se réveille, puis s'endormir pour quelques heures et, comme il est écrivain lui aussi, se préparer à de nouveaux livres.

Josyane Savigneau

FALAISES, d'Olivier Adam.
Ed. de l'Olivier, 210 p., 18 €.

(1) Ed. de l'Olivier, 2002, et en poche « Points », Seuil, nº P1150. Signalons aussi la parution en « Points » Seuil (P1364) de *Passer l'hiver.*

Yasmina Reza, si loin de nulle part

La dramaturge et romancière publie deux textes courts et brillants, « Dans la luge d'Arthur Schopenhauer », dialogue âpre, drôle et désespéré face à l'inéluctable déchéance, et un recueil de courts flashes d'inspiration autobiographique

RENCONTRE

DANS LA LUGE D'ARTHUR SCHOPENHAUER
de Yasmina Reza
Albin Michel, 120 p., 9 €.

NULLE PART
de Yasmina Reza
Albin Michel, 100 p., 9 €.

On veut toujours une autre vie n'est-ce pas ? On croit que les choses qui sont la vie ne sont pas la vie », dit, *Dans la luge d'Arthur Shopenhauer*, l'un des deux courts textes de Yasmina Reza, le personnage de Nadine Chapman, dont le mari Ariel, philosophe spécialiste de Spinoza et ex-élève d'Althusser, vient de subir un inexplicable effondrement psychique.

Dans la luge, quatre personnages, Nadine, un ami de la famille,

■ Marc Weitzmann

Serge, la psychiatre et Ariel lui-même se retrouvent pour tenter de comprendre – et d'échapper – à l'inéluctable de la vie. Mais tous n'aboutissent qu'à une série de monologues sans réponse possible, autant de stratégies inefficaces, autant de déclinaisons de l'existence qui composent ce livre court, âpre et drôle, mais aussi parfaitement désespéré face au temps, face à l'inéluctable déchéance finale, contre laquelle aucun lieu, aucune pensée ne sauve. *« L'espoir,* dit Yasmina Reza, *est notre inévitable malédiction. »*

L'autre livre de Reza s'intitule *Nulle part* – plus court encore, plus beau peut-être –, tissé de phrases tendues où chaque mot pèse son poids de silence, des phrases que l'on sent écrites, si l'on peut dire, à l'aune de leur propre refus et dans une retenue sauvage – c'est l'un des sens du titre. Il se compose de courts flashes d'inspiration autobiographique et sans doute faut-il le lire comme l'ombre, ou le commentaire, de *La Luge*, voire le commentaire de tout le travail de Reza jusqu'à présent : six pièces de théâtre, un scénario de film et cinq livres où se trouvent déclinés ses thèmes majeurs que sont l'inutile révolte contre le temps, le paradoxe de l'espoir *« tout espérer,* dit-elle, *et ne rien attendre »* – en un mot, pour chaque être, l'absence de lieu qui soit une place.

LYRISME DISTILLÉ

C'est une œuvre qui, comme son auteur d'ailleurs, ne se montre pas aisément pour ce qu'elle est. Elle s'avance masquée, en quelque sorte, par sa propre simplicité (pas de phrases alambiquées, un lyrisme distillé, un style sec), et, sans doute aussi, par son succès. Que son théâtre soit traduit en trente-cinq langues, que *Art* ait obtenu à Londres le prix Laurence Olivier 1997 et, un an plus tard, à New York, le Tony Award, jamais décerné jusque-là pour une pièce traduite, qu'elle s'apprête à recevoir, en novembre prochain à Berlin, le prix *Die Welt* pour ses livres... Rien de tout cela n'aide à les lire pour ce qu'ils sont.

Tout se passe comme si la féminité de Reza, pour autant qu'elle passe dans l'écriture, s'exprimait surtout dans la dissimulation – pour ne pas dire *Nulle part*. Quand ses textes autobiographiques ne sont pas tendus de silence, ses pièces comme ses fictions mettent en scène, pour l'essentiel, des hommes juifs d'âge mûr, qui se vivent sur le déclin. *« Il y a plusieurs raisons à ça,* explique-t-elle. *D'une part pour moi l'emploi du masculin est générique, il englobe le féminin. Quant au déclin, dans mon esprit il a une valeur métaphysique. D'autre part, j'ai toujours perçu chez les juifs un sens du déclin que personne n'a comme eux. Ils en parlent comme personne ne sait en parler. Mais c'est un déclin général, pas seulement chez les observants, nous sommes devenus des êtres hybrides. Prenons mon exemple : vous m'interrogez sur ma particularité juive, en quoi consiste-t-elle sinon dans le seul fait de créer des personnages juifs ? Est-ce une identité ? »*

CAROLE BELLAICHE/H&K

Yasmina Reza

Peut-être aussi n'écrit-on bien que sur ce que l'on connaît bien. *« Je ne connais pas les langues »*, écrit-elle dans *Nulle part*, *« aucune langue, de mes pères, mères, ancêtres, je ne reconnais ni terre ni arbre, aucun sol ne fut le mien comme on dit je viens de là, il n'y a pas de sol où j'éprouverais la nostalgie brutale de l'enfance, pas de sol où écrire qui je suis, je ne sais pas de quelle sève je me suis nourrie, le mot natal n'existe pas, ni le mot exil, un mot pourtant que je crois connaître mais c'est faux, je ne connais pas de musique des commencements, de chansons, de berceuses, quand mes enfants étaient petits, je les berçais dans une langue inventée ».*

SUCCÈS DE MASSE

Yazsmina Reza a grandi dans une famille juive où la religion ne compte plus, entre une mère violoniste, échappée de Hongrie avec ses parents après l'écrasement de l'insurrection de 1956, et un père commerçant de tissus, au nom iranien mais né à Moscou et dont l'origine se perdait quelque part entre Tachkent et Samarkand. Une enfance marquée, malgré une sœur et un frère, par la solitude, le sentiment de non-appartenance, fort éloignée du milieu stable qu'elle décrira plus tard, la célébrité venue, lors des interviews obligées – *« Mais pourquoi dire la vérité à des journalistes qui me posaient des questions qui ne leur tenaient pas à cœur et auxquelles je n'avais pas envie de répondre ? J'ai dit selon l'humeur du moment. »*

L'écriture vient presque par hasard, après des études de sociologie, et un concours d'entrée au Conservatoire, qu'elle rate malgré le soutien de Roger Planchon. C'est alors qu'elle écrit sa première pièce, *Conversation après un enterrement*, qu'elle mettra trois ans avant de monter, en 1987, avec Pierre Arditi. Suivront *La Traversée de l'hiver* (Actes Sud, 1990) et surtout, en 1994, *Art* (Actes Sud, 1999), comédie brillante, écrite au scalpel, à partir d'un prétexte, c'est le cas de le dire, transparent – trois amis se disputent autour d'un tableau blanc sur fond blanc – qui alimentera les polémiques, sans égard pour le propos, pourtant tout autre.

Avec *Art*, elle atteint une consécration dont beaucoup rêvent. Al Pacino propose de monter la pièce à Broadway avec Robert de Niro, Sean Connery veut acheter les droits cinéma, Hollywood lui fait des ponts d'or : *« Une période extrêmement déstabilisante,* commente-t-elle. *Non à cause du succès, mais parce que ce succès n'était au fond que la confirmation d'une solitude. On croit toujours que la reconnaissance va vous apporter des rencontres merveilleuses mais rien de tout cela n'arrive, au fond la vie reste la vie. De plus et surtout, comme écrivain, tant de fausses pistes s'ouvraient à moi que je risquais de me perdre. »* Le chemin de traverse empruntera son titre à Beethoven, *Hammerklavier* (Albin Michel, 1997), son premier recueil de textes autobiographiques, où, entre autres choses, le succès de masse est analysé pour ce qu'il est : *« Où que nous allions aujourd'hui les gens applaudissent sur la dernière note. Vite applaudir, vite se manifester, vite en être, en dire, énoncer à tue-tête son si important verdict. »*

Les critiques ne lui pardonneront pas de ne pas jouer le jeu. Ses pièces suivantes, *Trois versions de la vie* (Albin Michel, 2000), et surtout *Une pièce espagnole* (Albin Michel, 2003) seront, si l'on peut dire, passées à tabac dans la presse française. Elle semble n'en avoir cure. Peut-être parce que, succès ou hostilité, comme le disait déjà le personnage de Samuel dans *Une désolation*, *« rien n'atteint la hauteur du désir, mon enfant – sauf la solitude »*.

Alain Gerber et l'amère chanson de Billie Holiday

LADY DAY
Histoire d'amours
d'Alain Gerber.
Fayard, 616 p., 26 €.

Bâtir un roman sur des faits réels mais le nourrir de l'imaginaire de l'auteur est un exercice périlleux. Il oblige le romancier – et symétriquement son lecteur – à naviguer en évitant Charybde et Scylla, l'exactitude d'un récit d'historien et la fiction pure et simple. Poursuivant dans le genre de ses précédents romans (*Louie* [Armstrong], *Chet* [Baker] et *Charlie* [Parker], tous chez le même éditeur), le nouveau et imposant livre d'Alain Gerber, dont la figure centrale est une légende du jazz, démontre sa maîtrise à approcher la réalité en la faisant vivre par le monologue des personnages, réels ou fictifs.

Pour la première fois, son personnage principal est une femme. Dans l'histoire du jazz et son panthéon, la chanteuse Billie Holiday, « Lady Day », comme l'avait surnommée son âme sœur, le saxophoniste Lester Young, occupe une place particulière. Dans le cœur des amoureux du jazz aussi. Car elle rompit radicalement avec la manière des chanteuses en vogue au début des années 1930, renonçant au vibrato et épousant la façon de chanter de Louis Armstrong. Dépourvue de formation musicale académique, Billie Holiday a développé un chant conçu comme celui d'un instrument, une liberté d'interprétation de la mélodie, une diction nonchalante dans son apparence. Mais c'est surtout sa capacité à exprimer l'émotion amoureuse qui fait d'elle la plus bouleversante des chanteuses de jazz.

CHANTER VRAI

Ne disposant pas des moyens de ses consœurs, à commencer par Ella Fitzgerald ou Sarah Vaughan, elle n'avait guère d'autre choix que de chanter vrai, quitte à vivre ce qu'elle chantait. Mieux que tout autre, elle a dit l'amour, celui des bluettes à ses débuts, puis celui refusé et rapidement celui qui fait mal, dans le cœur et dans la chair. Des histoires à la Piaf. Et comme sa vie ressemblait de plus en plus à ses chansons, mal partie dans la vie, elle est parvenue à s'éviter le confort du couple heureux, de l'aisance financière et de la vieillesse sereine, en mourant en 1959, à 44 ans. Plus de grain à moudre qu'il n'en faut pour les hagiographies – ce genre quelque peu pervers consistant à illustrer à quel point il faut souffrir pour être saint. Et dieu sait si Billie Holiday était tout sauf une sainte.

Suscitant la passion, Bille Holiday a aussi engendré une légende, à laquelle a largement contribué son autobiographie *Lady Sings the Blues*, écrite avec William Dufty, qu'elle disait *« n'avoir pas lue »* et qui prenait pas mal de liberté avec les faits. La Billie que nous restitue Alain Gerber semble avoir poursuivi avec une constance quasi obsessionnelle deux buts : fuir tous les hommes qui lui offraient un amour sincère et serein et se laisser aimanter par des compagnons tenant plus du barbeau que du conjoint vertueux, si possible ayant la main lourde, même si elle n'hésitait pas à se battre. Une femme acharnée à son propre malheur, même si ce dernier ne s'est pas fait beaucoup prier.

Gerber fait ainsi dire à Lester Young : *« Elle aimait si mal ! A tort et à travers. En dépit du bon sens. Au petit, tout petit bonheur. On se voit, on s'envoie, on s'envole... Je me persuadais qu'elle avait renoncé à l'amour avant de le connaître. Pour ne pas le connaître, avec un peu de chance. Pour traverser la réalité, quand tant d'autres ne traversent que les apparences. Quelle erreur ! »*

PART D'OMBRE

Certains admirateurs seront sans doute choqués de trouver ici une Billie Holiday qui ne ressemble pas à la *« mulier dolorosa »*, mi-femme mi-enfant, à la *« Sainte Lady Day »* sur qui le malheur – les hommes, l'Amérique blanche, la drogue - s'acharna, morte trop tôt pour avoir pu être sauvée par l'amour de ses fans. Ils tomberont peut-être de leur chaise en découvrant aussi la bisexualité de la chanteuse, qui multipliait en dominatrice les conquêtes parmi les femmes blanches. Ils grinceront aussi des dents à l'évocation d'un comportement calculateur, d'une mauvaise foi ou d'une attitude injuste, par exemple à l'égard de Lester Young. Pour le dire plus simplement, cette Billie est moins sympathique que celle que l'on croyait connaître.

D'où vient alors que le roman de Gerber reste celui d'un homme fou de passion, aussi cruellement lucide puisse-t-il être ? Cela tient au postulat même et au pari tenu que constitue un tel livre. Gerber s'en explique dans son avertissement : *« La plupart des personnages que je convoque dans les pages qui suivent ont existé. En revanche, à l'exception de quelques rares phrases qui furent effectivement prononcées, l'ensemble des propos tenus ou cités par eux dans leurs monologues intérieurs est de pure fiction (ce qui ne signifie pas de pur arbitraire), comme les tempéraments et les caractères auxquels ils renvoient. »*

En reprenant le procédé romanesque de *Rashomon* d'Akutagawa Ryonosuke (adapté à l'écran par Akira Kurosawa), qui consiste à croiser le récit de plusieurs personnages sur le même événement, Alain Gerber cerne au plus près la réalité. Quand avons-nous vu Billie Holiday vivre ainsi sous nos yeux dans la grandeur de son art comme dans sa part d'ombre ? Où, si ce n'est dans ses enregistrements, l'avons-nous rencontrée porteuse d'une telle intensité dramatique ? Quand l'avons-nous comprise à ce point et notamment dans ses relations orageuses avec sa mère ? Parce qu'il la connaît intimement, parce qu'il l'a tant fréquentée, Alain Gerber a choisi de tout voir et, finalement, de prendre Billie Holiday telle qu'elle est, d'aimer la femme chanteuse plutôt que d'adorer l'icône.

Paul Benkimoun

★ Signalons également la biographie de Véronique Chalmet, *Billie Holiday* (Payot, 208 p., 17 €).

Chambaz, la piété filiale et les illusions perdues

KINOPANORAMA
de Bernard Chambaz.
Ed. du Panama, 320 p., 18 €.

Cet écrivain expérimenté, professeur dans un lycée prestigieux, dispose de plusieurs registres : il sait exprimer avec distinction les sentiments, les émotions intellectuelles ou artistiques et même – car il écrit aussi sur le sport – les crampes. La vie l'a durement blessé. De son deuil, il a tiré naguère le courage, le talent d'exprimer la douleur morale dans un livre (1). Les mémoires qu'il publie aujourd'hui sont d'une autre inspiration. Il leur a donné la forme d'un roman *« avec des personnages, avec une composition étudiée... avec des libertés et des raccourcis, avec un drôle de coco en guise de narrateur »*.

Quel qu'il soit, ce texte possède en tout cas la dimension panoramique qu'annonce le titre, qui révèle d'autre part une allégeance soviétique. On y parle en effet d'une enfance au sein d'une famille d'universitaires de haute volée, en majorité scientifiques, et d'une jeunesse communiste, en France, dans le dernier tiers du XXe siècle. C'était pour le « Parti » une période de doutes, qui entraînèrent des tensions débouchant sur des transformations.

CONFLITS INTIMES ET SILENCIEUX

Cette métamorphose, très pénible pour les fidèles, est décrite par Bernard Chambaz sur un mode parfois ironique, parfois douloureux, mais jamais cruel ni désinvolte. Le père du narrateur, Jacques Chambaz, longtemps député du 11e arrondissement de Paris, était membre du bureau politique du PCF (1974-1979). On ne peut sans doute pas exercer de si hautes fonctions sans faire peser un poids d'autorité sur ses proches, ni prendre avec eux une certaine distance. Mais l'heure du *« bilan globalement positif »* est aussi celle des reniements, des coups bas et de la voie de garage.

C'est alors en partie dans la famille que le dignitaire déchu trouve la force de garder la tête haute. Ces émotions violentes, ces conflits intimes et silencieux, Chambaz les a observés enfant et adolescent, il en rend compte avec ce qu'on n'hésite pas à appeler de la piété. Son père est évidemment au centre de tout le livre. Pour lui donner de la profondeur, l'écrivain use de digressions dont on comprend qu'elles ont pour but de mieux éclairer l'objet principal. C'est le cas des passages consacrés au grand-père, un artiste décavé, réaliste et amusant, si différent de son fils mandarin qui évidemment ne l'aime pas autant que l'aime – passionnément – le petit-fils narrateur. De même, le lecteur peut risquer de se perdre dans de très surprenants et très beaux récits sur la mort de Lénine ou le procès de Boukharine, jusqu'à ce qu'il comprenne que l'écrivain les utilise pour montrer la fragilité des icônes naguère révérées par les siens. Mais cette chronique d'un naufrage annoncé, il l'écrit sans ironie facile – il a d'ailleurs milité et souffert lui-même –, avec la compassion que méritent ceux qui ont cru au bonheur avant de comprendre son prix.

Les dernières pages relatent la fin du père qui abdique lentement ses facultés, en préservant toutefois, dans l'obscurité, la conscience de l'essentiel : qu'il s'éloigne baigné par l'amour de son fils.

Jean Soublin

(1) *Martin cet été*, Julliard, 1994.

La vie rêvée de Rose

Véronique Ovaldé conte l'histoire d'une adolescente ballottée entre un père fantasmé et une mère splendide d'harmonie et d'artifice, et qui choisit de se créer son propre univers

DÉLOGER L'ANIMAL
de Véronique Ovaldé.
Actes Sud, 176 p., 17,80 €.

GLADYS

Implacablement, la chaleur écrase les toits-terrasses de Camerone, qui dévale les pentes de ses collines comme une lave à peine éteinte sur le littoral de la station balnéaire.

Antennes, paraboles et frigos chargés de bière, générateurs au ronronnement continu et oasis de bambous : autant d'indices d'un univers épuisé par une langueur décadente que l'écho lointain du monde d'en bas, remonté en spasmes paresseux, n'atteint plus. La vie s'y réfugie dans le parcours sinueux des mousses qui soulignent l'interstice entre les dalles disjointes, plaques aux ardeurs métalliques d'un four invisible, ou à l'ombre d'une cheminée, dans les clapiers ventilés de ces lapins auxquels la petite Rose consacre le plus clair de son temps. Elle aime les choyer, les manger aussi (*« ça me permettait de rester toujours avec eux »*).

Rose est une enfant singulière, capable de se jeter dans le vide drapée dans une cape de soie, gracieux vampire qui ne fait de mal à personne sinon au canari de sa voisine, Madame Isis, seule victime de ce saut d'ange rédempteur.

INSOUCIANCE ET INTUITION

Entre un père absent et las, « Monsieur Loyal », dont l'enfant est convaincue qu'il n'est pas son véritable géniteur (*« un homme sans malice, un homme qui ne donnait pas un sens infini aux choses, il était comme un miroir de poche »*), et une mère splendide d'harmonie et d'artifice (de la perruque qui masque son crâne supplicié à l'ardeur acidulée de sa garde-robe), « Maman Rose », incarnation d'une Barbie vendeuse de bonbons, la petite Rose (*« je m'appelle simplement Rose, comme elle »*) oscille entre l'insouciance la plus folle et l'intuition d'une gravité insondable. *« J'avais quinze ans. Mais mon âge n'avait pas de sens. J'étais une très vieille dame à l'intérieur* (...), *qui paniquait à l'idée du nombre de centimètres qui lui restait à vivre, une dame avec une très ancienne mémoire et des moments de grande confusion. »* Au cœur d'un univers dont elle réinvente règles et contours, Rose se tait ou parle une langue à part qui interdit toute conversation ; en compensation, elle peaufine un sens de la magie quotidienne qui jette des ponts entre les mondes visible et invisible, comme ce trou dont sa mère lui vante la grâce suprême lorsque l'enfant pleure une parure égarée : *« Là, les objets se mettaient à vivre une existence joyeuse et libérée, la disparition devenait alors une fête, maman tentait toujours de m'en convaincre, je traînais un moment mon désespoir et ma perte et je finissais par me résigner à croire à sa fable merveilleuse. »*

Un jour, maman Rose elle-même disparaît. Peu après la chute de la fillette (*« quand je suis tombée, j'ai ressenti un soulagement intense* (...), *une euphorie teintée d'un très léger abattement, comme une plénitude un peu épuisante. »*) A la *« sorte de bien-être mou »* dont elle a fait son refuge, l'enfant s'arrache pour comprendre la dissolution de sa mère (*« je me suis concentrée pour rejoindre les territoires invisibles où les gens disparaissent jusqu'à la fin des temps »*).

Elle passe alliance avec sa voisine (*« Madame Isis avait un lien, me semblait-il, avec les mondes secrets, je soupçonnais même quelques accointances avec les morts »*) et s'invente la genèse d'un roman familial où son *« vrai père »* aurait la révélation originelle (*« Quand il l'a aperçue, il lui a semblé avoir surpris quelque chose qui luisait au fond d'une cavité, quelque chose qui aurait palpité comme un cœur d'oiseau. »*). Ce Markus qui *« se sentait comme un lièvre au fond de son terrier, piégé par le feu »* est ébloui par la petite Rose qui voit ce qui échappe à tous : *« Sous le bitume, il y a la terre, il y a de l'argile, de l'or et du terreau, des taupes et des lombrics, toute une vie souterraine et mystérieuse, il y a des ossements et des fossiles, des cadavres et des souris ».*

Véronique Ovaldé partage cette prémonition des arcanes souterrains dont nos vies préfèrent ignorer la loi. Avec une justesse presque crue, qui sait faire toute sa place à l'imaginaire – on retrouve la force implacable de son deuxième opus, *Toutes choses scintillant* (éd. L'Ampoule, 2002) –, elle dit l'affolante netteté du regard de l'adolescence face à l'aridité des terres adultes. Une façon de poursuivre, avec ce quatrième roman, l'éloge militant de ce désordre inévitable pour déchiffrer le mystère du monde sans s'y soumettre jamais.

Philippe-Jean Catinchi

★ Signalons la reprise en poche des *Hommes en général me plaisent beaucoup* (« Babel », n° 697, 6 €).

Survivre en délirant

Philippe Garnier décrit le quotidien d'un père de famille qui s'enferme en folie douce

MON PÈRE S'EST PERDU AU FOND DU COULOIR
de Philippe Garnier.
Ed. Melville, 112 p., 14 €.
En librairie le 16 septembre

Le vide s'est progressivement mis en place. Il se crée vite une espèce de distance entre soi et le monde. Entre soi et les autres. Une affaire de silence. Un bas bruit. Presque rien. Cela fonctionne comme un retrait quasi mécanique. Simple désaffection. Oublier les contours. Gommer le paysage. Effacer l'extérieur. Ne plus nommer les gens. Au fond, quelle importance ? C'est le grand nettoyage. Et l'on est seul, tout seul, dans une cage aux miroirs qui ne reflète rien. La sagesse ? La paix ? On s'est trompé sans doute. S'installe une nausée dans ce cocon trop blanc. Le temps y passe, balafré de terreurs et d'angoisses. Il faut bien reconstruire. Oui, mais plus comme avant. Délirer. En marge du sillon se trace une autre route. Intuitive. Immédiate. Etrange, folle, démente... Et le réel revient, devenu autre chose.

LOGIQUE DE L'ABSURDE

C'est cet autre côté dont parle Philippe Garnier. Folie douce si l'on veut. Peuplée d'obsessions, de pensées récurrentes. De rites, de faux bruits. Ces symptômes amassés pour mieux se protéger. Un père vit claustré dans son appartement. On ne le sort plus prendre l'air. On l'oubliait au square. Logique de l'absurde. Inversement des rôles. Les enfants n'ont pas d'âge. Ils veillent étrangement sur leur géniteur. Les jours ou les années, ça n'a pas d'importance. Tout s'écoule en absurde. Se noue et se dénoue dans le huis clos grotesque d'un lieu envahi par les égarements. *« Les bouteilles vides encombraient la cuisine. On voyait au travers de leur plastique déformant comme dans une lentille optique, une ruche vitreuse qui distendait les espaces en petites alvéoles. Mon père ne jetait pas les bouteilles. Il ne voulait pas y toucher. Parfois même il se recueillait silencieusement devant ces vestiges de son absurde passe-temps. Car pendant plusieurs mois d'hiver, il n'avait rien fait d'autre que boire de l'eau minérale. »*

Et Philippe Garnier de décliner ainsi le quotidien. Le téléphone, les ampoules électriques, les brosses à dents, la grippe. Les poubelles à vider. Les tartines beurrées. Le sommeil et le lit. Les journaux, la télé. Chacun de ces objets, chacun de ces éclats de la vie ordinaire étant repris, amplifié et déformé par les manies éprouvantes et les arrangements harassants de l'insensé protagoniste. *« A quoi bon enquêter sur un état de santé aussi mystérieux ? »* On se surprend pourtant, chapitre après chapitre, à échafauder une drôle de nosographie. On cherche, on fouille. Et puis on se demande si la folie n'est pas finalement au-dehors. Dans les rues de la ville. *« Au milieu des vitrines brisées et des voitures calcinées, au milieu des ruines encore chaudes* (...). *»* Qui donc frappe à la porte ? Une foule portée au flot contemporain des infinies violences. Il vaut mieux s'absenter. S'enfermer dans sa tour. Barricadé. Reclus dans des pensées magiques et aberrantes. Petit texte, fable âpre. Et Garnier nous raconte. *Beati pauperes spiritu.* Nous sommes tous à attendre le jugement dernier.

Xavier Houssin

Hédi Kaddour explore le XXe siècle

WALTENBERG
d'Hédi Kaddour.
Gallimard, 712 p., 22,90 €.

C'est une traversée du XXe siècle dans l'envers du décor, le monde où se croisent agents secrets, diplomates, journalistes – ou supposés tels. En quatorze épisodes, de 1914 – la Grande Guerre – à 1991 – la fin annoncée de l'empire soviétique. Mais avec des va-et-vient dans la chronologie.

Tout commence, comme souvent, par une coïncidence. Hans Kappler et Max Goffard n'auraient jamais dû devenir amis, eux qui étaient sur le champ de bataille dans des camps opposés, en 1914. Ils resteront pourtant liés jusqu'à la mort de Hans, en 1969. Ils sont, avec Michael Lilstein et l'étrange Lena, les principales figures de ce complexe roman. Avec aussi ce *« jeune Français »*, cette taupe que recrute Lilstein, dont on apprendra l'identité au dernier chapitre, ce qui éclaircira quelques mystères. Pas tous.

Il ne faut pas s'arrêter sur ces mystères, mais se laisser aller au plaisir de ce long récit – quelque 700 pages – où Hans Kappler n'en finira pas de chercher Lena, où beaucoup de chemins, notamment celui de Kappler, de Lilstein et du jeune Français, mènent à Waltenberg, village suisse où Hans aima Lena en 1913, et où l'on mange la meilleure *Linzertorte.* C'est très bien écrit, plein de morceaux de bravoure. On y rencontre des écrivains. Non seulement Hans Kappler, qui est romancier, puis décide de tenir son journal, et Max Goffard, qui veut passer du journalisme à la littérature, mais Alain-Fournier, Malraux, pour une singulière partie de croquet et des propos parfois peu amènes sur son œuvre. Et aussi, au hasard d'une digression sur le cliché, Vladimir Nabokov. Et même Colette, à propos de la description, un art que pratique excellemment Hédi Kaddour.

AMBITION ÉNORME

Hédi Kaddour, qui jusqu'ici avait seulement publié de la poésie, fait preuve, pour ce premier roman, d'une ambition énorme. Peut-être celle de réaliser le rêve de Hans, *« un roman total, avec le retour du monde dans le roman ».* Mais il n'évite pas toujours la lourdeur, et il n'a pas encore la virtuosité d'un Alain Fleischer pour balader son lecteur dans le temps et l'espace sans jamais le perdre.

A l'arrivée, on a sans doute plus de questions que de réponses. Mais n'est-ce pas légitime dans une histoire d'agents secrets ? Faut-il s'interroger, à la lumière de ce qu'on vient de lire, sur cette phrase de Max en 1928 : *« Oui, je suis le journaliste qui vient au roman, tu es gentil, mais ça n'est pas exactement un roman ; c'est une histoire vraie, des gens que j'ai croisés l'an dernier en Haute-Savoie »* ? Ou sur son désir de *« romanesque avec famille nombreuse ! ». « Belle histoire, photos de groupe, robes blanches, une escarpolette dans le coin de la photo, des noms passe-partout et un conflit superbe, Martin, Thomas !* (...) *Deux noms face à face, on se méprise, et pas près de finir, la conquête du monde, avec drapeaux piqués sur planisphère, de l'épopée. »* Tout cela est dans *Waltenberg*, avec d'autres noms. Et l'escarpolette, ou son équivalent, cachée dans le coin de la photo, avec invitation au lecteur à la découvrir.

Jo. S.

ZOOM

■ **EN FAMILLE**, de Marianne Rubinstein
A Ty Maria, la maison familiale, en Bretagne, plusieurs générations sont réunies, en mai 2002, car Louise, l'ancêtre de 92 ans, se meurt. De cela on peut faire une banale histoire de deuil, d'héritage, de transmission, ou, comme Marianne Rubinstein pour son très réussi premier roman, une occasion, non de révéler, mais de faire affleurer les secrets, les interdits, les mauvaises pensées, les rivalités, les amours aussi, voire les amours incestueuses. En alternant les échos de ces journées de 2002, où la famille est obligée de se réunir pour entourer une dernière fois Louise et le souvenir de juin 1961, Marianne Rubinstein laisse entendre au lecteur ce que les protagonistes eux-mêmes ont eu du mal à s'avouer. Que s'est-il passé, en 1961, quand l'un des fils de Louise, Gaby, est revenu de la guerre d'Algérie et a découvert que sa petite sœur, Cécile, qu'il surnommait Chiffon, était devenue une séduisante jeune fille ? Dans un essai sur les petits-enfants de déportés (*Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin*, Verticales, 2002), Marianne Rubinstein s'était déjà intéressée aux mystères familiaux. Elle en a fait ici une délicate et subtile fiction. **Jo. S.**
Phébus, 124 p., 12 €.

■ **LE NAUTILE et autres nouvelles,** de Janine Nouschi
Pour Justine, une robe devient *« une peau qui colle à la vôtre »*, et elle se laisse fasciner par celle de son choix jusqu'à en subir une sorte d'esclavage ; pour refuser la réalité de la mort de leur fille, un couple s'enfonce dans un passé devenu irréel ; un jeune garçon, un masque indien fait d'un naja et d'un perroquet, quelques paroles mystérieuses et le serpent étouffe l'oiseau. A l'exemple de ces trois textes, les nouvelles de Janine Nouschi ont en commun d'aboutir au fantastique par petites touches qui évoquent les événements les plus ordinaires de la vie quotidienne. Avec un beau talent d'écriture, elle fixe des récits de six ou dix pages, exception faite de l'histoire d'une femme en mal d'enfant qui ne cesse de dessiner un nautile et part à la recherche de ce mollusque qu'elle pense avoir vu dans un tableau ; éditée en ces gras caractères dont bénéficient certains romans, cette nouvelle en ferait un, et des plus savoureux quand vie et folie se confondent. **P.-R. L.**
Créer, Lorillot B.P. 56, 43102 Brioude Cedex 2, 192 p., 15 €.

■ **LA FEMME AU SOURIRE**, de Marc Touitou
Un jour, on demanda à Marc Touitou, dont c'est le métier, d'imaginer une affiche pour une exposition sur la destruction des juifs de Hongrie. Il proposa alors l'image lumineuse d'une jeune femme souriante dans un jardin et portant l'étoile de David sur la poitrine. Les organisateurs refusèrent cette photographie, la jugeant *« indécente »*, trop heureuse pour représenter un événement qui ne l'est pas du tout. A partir de ce refus, l'auteur a laissé sa réflexion, et sa révolte, se dérouler, s'exprimer, dans un petit livre qui force le lecteur à lui-même réfléchir, quitte à affirmer son désaccord ou sa perplexité. Les propres souvenirs de Marc Touitou (une partie de sa famille fut victime du génocide) et sa vie personnelle, avec une petite fille atteinte d'une maladie orpheline, prennent comme naturellement place dans le cours du texte, comme viennent y prendre place des images, des mots séparés ; cette discontinuité, comme la recherche esthétique qui est mise en œuvre, se trouvant être celles de la vie elle-même. Touitou cite souvent Robert Antelme, indiquant ainsi exactement le territoire où l'on se trouve, un territoire dont il n'est pas question de sortir : celui de l'humain. **P. K.**
Al Dante, 104 p., 15 €.

■ **DOUBLE FOYER**, de Christine Avel
Victor a étudié l'algèbre, créé des mondes dans lesquels tout, du plus infime au plus grand, suivait les règles qu'il fixait. Et puis il a pris peur quand son seul ami a poursuivi ses *« chimères algébriques »* jusqu'en hôpital psychiatrique. Il a dès lors opté pour les statistiques, parce que *« ça vous tient à l'estomac comme une bonne assiettée de porridge »*. Il se souvient de sa femme, comment elle a tout décidé *« du début de nos amours [au] divorce enfin »*. Depuis, il est le locataire du troisième gauche : *« C'est une place comme une autre pour un individu, dans l'univers. »* Et puis, un 14 juillet, il y a cette voisine vers laquelle il va basculer sans même réfléchir. Elle est traductrice. *« Mathématiques, traduction : (...) même recherche de l'impossible solution, du seul mot à sa place exacte. »* Lui, il a l'impression d'être à sa place exacte : *« Cette évidence, je serais bien en peine de l'expliquer. Même en mathématiques, il y a des vérités (...) que l'on ne pourra peut-être jamais démontrer : on les appelle des conjectures. »* Avec *Double Foyer*, Christine Avel signe un premier roman étonnant. Un roman où le héros semble n'être qu'un personnage secondaire, un figurant dans sa propre vie. N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous sommes tous ? **E. G.**
Le Dilettante, 160 p., 13,50 €.

■ **LE MASQUE ET LES PLUMES**, de Cookie Allez
Dans la monotonie des jours que ponctue le coucou suisse de son enfance, Atilio Cereghetti, professeur de lettres classiques sévère et taciturne, caresse un rêve : devenir un écrivain reconnu de tous. Après un premier roman qui a reçu un petit succès d'estime, Atilio, surnommé *« l'Attila des cancres »*, est enlisé dans l'écriture du deuxième. Quand l'idée lui vient de se créer un pseudo, qui écrira pour lui tout ce qu'il exècre : de grandes et belles histoires sentimentales, pimentées ici ou là de quelques transgressions. Propulsé au rang d'auteurs de best-sellers, Lucas Malley, son double, a tôt fait devenir la coqueluche des lectrices et surtout, à mesure que le succès se confirme, de vampiriser son créateur en le révélant à lui-même. Schizophrénie à tous les étages donc, dans cette comédie pétillante, grinçante et sombre en trois actes narrée par Camille, héroïne de papier créée par Atilio/Lucas... Même si on ne retrouve pas toujours le charme et la poésie de ses premiers livres, Cookie Allez s'affirme toutefois à travers ce quatrième roman, comme une redoutable conteuse. **Ch.R.**
Buchet-Chastel, 220 p., 12 €.

Un dieu fantasmé et ambigu

Gérard Reve lie sexualité et exaltation spirituelle en revendiquant la différence et en conspuant le marxisme

MÈRE ET FILS
(Moeder en zoon)
de Gerard Reve.
Traduit du néerlandais
par Marie Hooghe,
Phébus, 240 p., 19 €.

Dire que *Mère et fils* est le récit d'une conversion au catholicisme risque, pour qui n'aurait jamais lu aucun livre de Gerard Reve, de susciter quelques malentendus. Qu'on ne s'attende pas à une confession édifiante ou saint-sulpicienne, ni d'un illuminé ni d'un repenti. Encore que les écrivains catholiques n'aient pas toujours été bégueules et que les préoccupations sexuelles ne soient pas absentes de leurs œuvres, de Mauriac à Julien Green, on peut tout de même reconnaître à Gerard Reve une violence peu commune dans le fantasme, dans la provocation, dans le besoin de renverser quelques statues.

Né en 1923, ce romancier de l'invective – plutôt cousin de Thomas Bernhard et d'Elfriede Jelinek que de Jean Genet, dont on le rapproche très abusivement – a multiplié les scandales volontaires ou pas. Sa manière très frontale de revendiquer sa sexualité n'est certes pas très étonnante dans le pays dont il vient, les Pays-Bas. Elle l'est un peu plus pour sa génération et elle peut être franchement dérangeante, tant pour les réactionnaires que pour les esprits libéraux. Il ne cherche pas la complicité de ses lecteurs. Elle lui ferait plutôt horreur. Il n'attend solidarité ni des gays ni des catholiques. Etre différent est son objectif premier. *« J'étais différent des autres, mais même à l'intérieur de cette différence, j'étais différent »,* écrira-t-il dans *Le Quatrième Homme* (1). Et, dans *Parents soucieux* (2), roman plus tardif où il se dépeint sous les traits de Treger, un illustre poète homosexuel et catholique : *« Il y avait assurément une chose dans cette Eglise que Treger admirait sans mesure : l'aisance avec laquelle elle faisait abstraction de l'intelligence et de la raison quand la révélation et la vérité étaient en jeu. »*

RHÉTORIQUE DE LA CRUAUTÉ

Il a subi tout d'abord les foudres de l'autorité bien-pensante. Procès et harcèlements téléphoniques après la parution d'un de ses premiers livres, dans les années 1960 (*En route vers la fin, inédit en français*). Puis accalmie, notoriété et même reconnaissance institutionnelle. Puisque le voici couvert de lauriers et largement traduit. En France, depuis les années 1970, ses livres ont paru à intervalles plutôt réguliers. Il y faisait déjà la part belle à sa sexualité (il est attiré par les adolescents de son sexe) et à son exaltation religieuse. Ainsi s'est-il fait une réputation de misanthrope marginal et a-t-il fini par imposer sa liberté de ton, après une vie personnelle et politique passablement mouvementée. Il a, nous dit-on, été incarcéré pendant plusieurs années, dans sa jeunesse, pour avoir favorisé l'évasion d'un prisonnier de guerre.

Gerard Reve est assez clair sur les raisons de sa conversion au catholicisme : la perte de mère lui a fait chercher dans la Vierge un substitut. Sa haine du marxisme (la haine propre aux anciens communistes) l'a incité à définir un autre regard sur l'histoire et à donner libre cours à une spiritualité longtemps étouffée, qu'il entend bien vivre sans renoncer à une sensualité souvent surexcitée. Il limite sa culpabilité à une constatation sociale : il voit bien que sa façon de décrire sa sexualité ne plaît pas à tous. Mais il refuse toute intériorisation d'une condamnation morale. Bien au contraire, il enfonce le clou. Et il écrit un chapitre assez secouant sur un rapport sadique entre son narrateur et un jeune homme masochiste. Sadique et même assez sadien, dans la rhétorique de la cruauté.

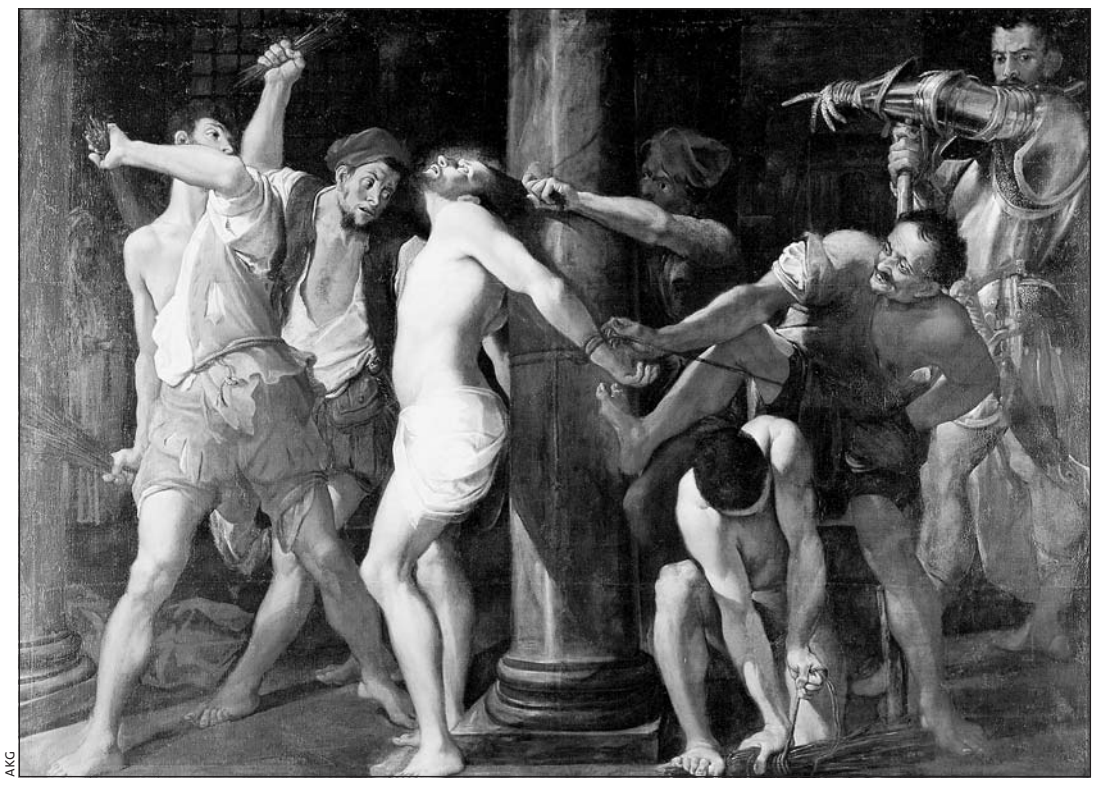
Son Dieu, sur lequel il a de longues conversations et méditations dogmatiques, est d'emblée associé à ses fantasmes sexuels. Il est difficile, dans un contexte littéraire français, de mesurer l'effet provocateur des pages de Gerard Reve. Trop exalté pour être lu comme un romancier réaliste, d'une certaine manière, Reve pâtit de sa franchise même. Il a besoin d'un ennemi face à lui pour étaler ce qu'il présente délibérément comme un délire. Cet ennemi est tour à tour *« l'historiographie marxiste »* dominante de sa jeunesse, à laquelle il oppose son enthousiasme catholique et la bourgeoisie rangée catholique à laquelle il envoie des images jugées intolérables dans un milieu étriqué. Mais le catholicisme nous a habitués aux délires littéraires. Ne serait-ce que de la plume des saintes.

Aussi est-on parfois tenté de lire avec plus de distance et d'abstraction les raisonnements ou les descriptions sexuelles de Gerard Reve et de s'en étonner moins qu'il ne le voudrait. Pour évaluer le scandale (relatif) des livres de Reve, il faut se replacer à une époque où un intellectuel se devait d'être marxiste et où un homosexuel se devait d'être culpabilisé, et dans un pays où un catholique est minoritaire. Cela fait beaucoup de réquisits. Mais une force incontestable demeure dans la virulence de Reve et dans la façon qu'il a de raconter sa conversion (qui se produit en même temps qu'une rencontre sexuelle).

Les dialogues théologiques sont, en effet, accompagnés, non seulement de la scène sadienne, mais d'une séquence masturbatoire dans une chapelle consacrée à la Vierge, chapitre qui aurait eu l'assentiment de Pasolini. Les envolées, tour à tour lyriques et lucides, sur l'art kitsch d'inspiration catholique et sur la psychologie assez retorse des convertis revendiquent leur ambiguïté. Il y a du reste un adjectif que l'auteur n'hésite pas à employer (ici comme dans d'autres livres) pour désigner cette ambiguïté : *« revistique »*. Il semble qu'en néerlandais le terme soit entré dans l'usage courant.

René de Ceccatty

(1) « La Noire », Gallimard, 1995.
(2) « Le Promeneur », Gallimard, 1995.



AKG

« Flagellation du Christ », par Ludovico Caracci. Douai, Musée de la Chartreuse

Au côté des damnés

McLiam Wilson, voix des laissés-pour-compte

LES DÉPOSSÉDÉS
(The Dispossessed)
de Robert McLiam Wilson
et Donovan Wylie.
Traduit de l'anglais
par Brice Matthieussent.
éd. Christian Bourgois,
350 p., 23 €.
En librairie le 9 septembre.

Pas besoin de chercher dans les pays lointains ces images émouvantes d'exotiques enfants au ventre gonflé de faim. La pauvreté est là, dans l'insolente richesse. Vite fermer la porte et ne pas regarder. Les dormeurs en chiffons dans le bruit des trottoirs. Enveloppés de cartons et de sacs plastiques. La vie chiche. Vingt-quatre heures par jour et sept fois par semaine. Pas d'argent. Pas du tout. Les dettes en fardeau. Les galères sans fin.

Voici le petit bréviaire de nos années cyniques et de nos bonnes consciences. Celles d'un libéralisme pour le moins assassin. Publié il y a plus de dix ans en Angleterre, ce texte bouleversant n'a rien perdu de sa charge terrible. Au contraire. Le pire continue et il reste à venir. En 1990, le romancier Robert McLiam Wilson et le photographe Donovan Wylie se lancent dans une grande enquête sur les laissés-pour-compte de la politique de Margaret Thatcher. C'est aller à la rencontre de ceux que ce système a sciemment jetés par-dessus bord dans sa course au profit. Des hommes et des femmes à qui l'on a volé le peu qui leur appartenait.

Londres, Glasgow, Belfast. Tous deux s'embarquent dans un voyage au retour difficile. *« Donovan et moi,* écrit Robert McLiam Wilson, *étions partis à la recherche de la pauvreté, de la discorde et de la perte. Tout cela nous l'avons trouvé. Nous avions confortablement cru que cette perte et cette souffrance resteraient cantonnées au malheur d'autrui. Mais ce que nous avons vu et entendu nous a entamés de multiples manières que nous n'aurions pu guère prévoir.* (...) *Des gens se noyaient, torturés, ensorcelés par le besoin. Nous n'aurions jamais dû croire que nous pourrions y échapper. »*

Les Dépossédés nous confronte à des êtres qu'on a abandonnés. C'est Gabrielle, sous-locataire d'une HLM sinistre, qui se bat pour garder une existence digne avec ses deux enfants, Henry confronté au racisme dans les bureaux de placement, Florence, schizophrène égarée dans un foyer pour sans-abri, Steve et Sheila, l'électricité coupée, qui se chauffent péniblement avec un petit poêle à pétrole. Les logements délabrés, les refuges, les cabanes. Les photos noir et blanc surgissent dans le livre comme pour mettre des points sur la réalité.

Mais on est loin du rapport, de l'étude sociale. Ce qui saisit d'emblée dans ce récit poignant, c'est la proximité. Les mots justes. Précis. Mémoire de lisière. L'enfance pauvre, la rue, les boulots sous-payés. Robert McLiam Wilson lâche dans les pages de cet âpre journal des repères intimes. Il est sorti de là, il n'a pas oublié. Chaque phrase s'écrit en écoute, en partage. En attention sensible aux destins douloureux. Il y a cette peur aussi qui le travaille au ventre. Misère contagieuse. Maladie de la honte. On le sent revenu en pays trop connu. Une clé pour ses romans...

Le SDF de *Ripley Bogle*, les habitants de Belfast de *Eureka Street*, ou les souffrances du vieillard de *La Douleur de Manfred* (1) apparaissent du coup dans une connivence troublante. Il sait de quoi il parle. Il sait ce qu'il défend. Robert McLiam Wilson dénonce la lâcheté, les manœuvres, le mensonge. Le mépris politique. Les théories fumeuses. La pauvreté ne s'inscrit pas dans la fatalité morne d'une histoire éternelle. Les lendemains sont noirs. *« Comment pouvons-nous accepter une telle situation ?*, martèle-t-il. *Comment le pouvons-nous ? »* Et cette manière qu'il a de porter témoignage, c'est souffrir dans son corps. C'est se mettre en danger. *« Témoin signifie martyr,* écrivait Arthur Adamov en préambule à sa traduction du *Livre de la pauvreté et de la mort* de Rainer Maria Rilke. *Tout homme qui témoigne est écartelé, doublement déchiré dans sa chair et son esprit. Déchiré d'abord à l'intérieur de lui-même entre le témoin suprême au sommet de son être et le pitoyable individu dont il assume la vie au long des jours. Déchiré encore par l'abîme qui sépare la vérité dont il témoigne du monde qui ne veut pas recevoir son témoignage. »* L'énergie du désespoir. Robert McLiam Wilson est lucide et sincère. A nous très simplement de pouvoir l'accepter.

X. H.

(1) Trois romans publiés chez Christian Bourgois, en 1996, 1997 et 2003.

La voix des survivants

Gila Lustiger conte l'histoire des siens, avec pudeur et sans pathos

RENCONTRE

NOUS SOMMES
(So sind wir)
de Gila Lustiger.
Traduction de l'allemand
entièrement révisée par l'auteur
Stock, « Les Mots étrangers »,
288 p., 19,50 €.

Il lui aura fallu traverser une crise d'écriture de sept ans. Sept ans à griffonner des nouvelles qu'elle ne publiera pas. Sept ans avant d'être capable d'écrire ce livre-ci. Car si, avec *Nous sommes*, Gila Lustiger raconte bien l'histoire de sa famille – une histoire de survivants, donc –, elle s'est refusée à n'en faire qu'une histoire de malheur et d'humiliation, réduite à une succession de faits et de dates. D'ailleurs, comment cela aurait-il pu être dans cette famille si pudique où l'on a toujours tu les choses ? Et puis elle a écrit ce livre moins en tant que membre de la famille que comme un écrivain, se demandant si le rythme était bon : *« C'est ça qui est le plus fou : on peut écrire les pires atrocités, et notre préoccupation première est de trouver le mot juste. »*

Les mots justes, elle les a trouvés. Sans doute parce que, pour la première fois, elle s'en est remise aux émotions. Et qu'elle a troqué la rage de ses deux premiers textes (*L'Inventaire* et *Quel bonheur*, Grasset, 1998 et 2000) pour la compassion.

Quand elle évoque son père, Gila Lustiger se souvient d'abord de l'obsession de celui-ci pour les journaux : *« En 1939* (...)*, mon père ne lisait pas encore les journaux. En bon Juif assimilé et éclairé, il se devait de s'acharner sur quelque texte grec. Et même s'il avait lu que le Reichsführer SS, le chef de la police allemande, avait ordonné la construction d'un camp près d'Oswiecim, le camp d'Auschwitz, où il devait être déporté peu de temps après, il n'aurait pas compris que son destin était là et non ailleurs. La vie allait le prendre par surprise. Une fois. Pas deux. Ensuite il s'est tenu informé. Il a appris à ses dépens qu'un Juif ne peut fuir la réalité sans le payer de sa peau. »*

Son père n'était qu'un jeune homme lorsqu'il a été déporté. Gila, elle, a 32 ans quand elle découvre le récit de cette période, qu'il avait bien voulu accorder, sans le lui dire, à un journaliste. C'est un jour ordinaire. Elle est à Paris, dans une librairie allemande. Alors que son fils feuillette une bande dessinée, elle tombe par hasard sur le nom de son père : Arno Lustiger. C'est sans doute l'un des passages les plus bouleversants et les plus réussis de *Nous sommes*, car, dans le quotidien le plus banal, alors que son fils pleure et réclame une glace, Gila Lustiger est là, figée dans le temps, à lire l'horreur.

Alors les souvenirs remontent. Ceux des vacances d'été passées en Israël, où *« le soleil se couche en un instant, à la verticale, comme un oiseau fond sur sa proie »*.

MULTIPLICITÉ D'IDENTITÉS

Son grand-père, fils de boucher, avait 18 ans quand il quitta son petit village de Pologne pour partir là-bas. Mais, pour Gila – qui signifie joie en hébreu –, la fondation de l'Etat d'Israël, c'est d'abord *« la voix de ma mère, le soir, quand, après le bain, fatiguées, toutes propres, ma sœur et moi nous mettions au lit. La fondation de l'Etat se racontait en hébreu, c'était une bouillie onctueuse aux accents étrangers dont ma mère nous gavait »*. Une mère qui, encore aujourd'hui, ne comprend pas comment sa fille peut écrire dans cette langue – l'allemand – qu'elle-même a rejetée le jour où elle est partie pour le Pays.

Allemande, française et israélienne : pour Gila, cette multiplicité d'identités n'est pas un problème, même si, quand elle écrit, elle ne peut le faire que dans la langue de Goethe, qu'elle aime profondément. Quant à vivre en Israël, elle y a pensé, mais a toujours tenu tête à sa mère, préférant se réfugier dans les mots – les siens et ceux des autres – plutôt que de se *« fondre dans la vie ainsi qu'une fille née d'un ventre israélien se doit de le faire »*. Sans doute aussi parce que subsiste la peur, ce sentiment si commun au peuple juif, et que l'on tente de cacher. Que cela soit ici – *« Nous restons écrasés par l'histoire, la tête haute »* – ; ou là-bas : *« Chaque Israélien est son propre petit héros, et rien ne lui répugne autant que ses faiblesses, qu'il passe sa vie à tenter de les dissimuler* (...)*. Voilà pourquoi les Israéliens continuent comme si rien ne s'était passé, malgré les attentats, malgré la guerre. »*

Elle avait prévenu, d'emblée : s'il ne s'agit pas, comme on le voit trop aujourd'hui, d'avoir *« une vie semée d'emmerdes »* pour être écrivain – *« une vie pénible n'assure que d'une chose : avoir vécu péniblement »* –, Gila Lustiger aura tenté – et réussi – de respecter les règles du jeu qu'elle s'était fixées : *« décrire avant tout ce qu'on aimerait bien passer sous silence »*.

Emilie Grangeray

Une révolution par le rire

SAM DUNN EST MORT
(Sam Dunn è morto)
de Bruno Corra
Traduit de l'italien
par Jean Pastureau
Allia, 84 p., 6,10 €.

Lecteurs, ne soyez pas tristes : la mort de Sam Dunn est une bonne nouvelle. Pourquoi ? Parce qu'elle fut inventée, comme Sam Dunn lui-même, par un écrivain hors normes, qui en fit en 1915 un petit livre drôlissime et exalté, l'un des très rares romans que le futurisme italien ait inspirés. L'inspiration, d'ailleurs, dura peu, puisque l'auteur, Bruno Corra, alias Bruno Corradini Ginnani, abandonna rapidement le mouvement de son compatriote Marinetti après ce coup d'éclat pour glisser lentement mais sûrement dans le purgatoire d'un semi-oubli littéraire après sa mort en 1976, malgré plusieurs romans à succès : aucun n'est comparable, en tout cas, à cette fiction bizarre, dionysiaque et vaguement inquiétante de ses débuts qu'est *Sam Dunn est mort*.

Jugez plutôt : un certain 5 juin 1952, alors que Sam Dunn, apatride excentrique et dilettante stylé, projette de métamorphoser la face du monde, un envoûtement subit tombe sur Paris. Aussitôt, la tour Eiffel se met à bourgeonner ; les forts des Halles, en larmes, déclament du Victor Hugo ; les arbres virent au violet ; *« et de la foule, de la foule, de la foule »* envahit les rues. Une révolution poétique, soumise à ses seules lois, est lancée : *« Rue de la Paix, toutes les bijouteries en même temps ouvrirent grandes leurs portes, tous leurs articles de prix s'en échappèrent, se regroupèrent en un unique essaim étincelant et bruissant, volèrent sans hésitation jusqu'au-dessus des jardins des Tuileries, descendirent un instant se plonger dans le grand bassin, reprirent de la hauteur, retournèrent à leur rue aristocratique, se séparèrent et regagnèrent leurs boutiques, où chacun reprit sa place exacte, sans erreur. Le préfet de police, M. R..., partit se promener complètement nu, au bras de sa femme dans le même appareil, en éternuant à chaque instant à cause de la fraîcheur matinale. »*

« CONVULSION DUNDIENNE »

Le résultat de ce délire collectif ? Inattendu. Cette *« convulsion dundienne »*, sœur aînée de la *« beauté convulsive »* surréaliste, va s'emballer encore plus, si c'est possible, dans les dernières pages, débouchant sur un irrésistible fiasco. Mais Sam Dunn n'en a cure : *« C'est qu'il savait (...) que le monde est un désordre assez étendu, assez compliqué et plus encore obscur, dont on ne comprend rien et dans lequel on peut plonger tout ce que l'on veut sans le rendre pire ni meilleur. Il lui manquait donc cette composante indispensable à tout apostolat : la foi inébranlable en son propre Verbe. De plus, c'était un humoriste. Or croyez-vous que Bouddha, Mahomet ou le Christ auraient pu imposer leur religion s'ils n'avaient pas été absolument dépourvus d'esprit, d'élégance, de légèreté, de laisser-aller ? »*

Le rire fait bonne escorte aux révolutions, la négligence sied à merveille aux beautés extatiques : pour le rappeler, Sam Dunn méritait bien cette résurrection.

Fabienne Dumontet

L'ingénieur qui voulait être roi

Très célèbre en Europe du Nord, le Finlandais Arto Paasilinna a publié une vingtaine de romans à la saveur inimitable. « Un homme heureux », fable politique et western à la sauce finnoise, paraît aujourd'hui en France

UN HOMME HEUREUX (Onnellinen Mies)
d'Arto Paasilinna.
Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail, Denoël « & d'Ailleurs », 244 p., 18 €.

ANDERSEN-GAILLARDE/GAMMA

Arto Paasilinna

Si vous lisez : *« La porte de la grange s'ouvrit en coup de vent. Le lièvre vola par la porte, Vatanen le jetait sur le pré. La porte se referma, le lièvre penaud resta assis dans la pénombre. Une demi-heure plus tard, Vatanen passa la tête au dehors, demanda pardon au lièvre de l'avoir expulsé »* (1) ; ou encore : *« Comme il n'y avait aucune possibilité de se laver sur le chantier, Jaatinen prit l'habitude de se baigner matin et soir dans la Tuerie. Il entrait nu dans la rivière aux eaux noires, un savon à la main, et s'enduisait de mousse de la tête aux pieds, barbotant dans le courant tel un hippopotame. Souvent des passants s'arrêtaient sur le pont pour regarder sa haute silhouette s'ébattre au milieu des flots. Dans ces moments, Jaatinen poussait en général de puissants rugissements afin d'ajouter à la théâtralité de sa baignade »* (2), pas de doute, vous avez entre les mains un roman d'Arto Paasilinna. Peu d'écrivains contemporains peuvent être reconnus ainsi, au premier « coup d'écriture ».

Ancien bûcheron et ouvrier agricole, né en 1942 à Kittilä, en Laponie, Arto Paasilinna est finlandais. Très célèbre en Europe du Nord, il a jusqu'à présent publié une vingtaine de romans à la saveur inimitable (3). Dans chacun d'entre eux – du fameux *Lièvre de Vatanen* au non moins étonnant *Meunier hurlant* (Denoël « & d'ailleurs », 1989 et 1991) – flotte un extraordinaire vent de liberté. On a ainsi pu dire de Paasilinna qu'il avait inventé un genre littéraire : le roman d'humour écologique.

S'il renoue avec cette veine dans *Un homme heureux*, son dernier roman publié en France (il a été publié en Finlande en 1976), il ne le fait qu'en partie ; il s'agit en effet tout à la fois d'une comédie, d'une sorte de western « Johnfordien » à la sauce finnoise et d'une fable politique ! Les amateurs de Paasilinna ne seront guère dépaysés en découvrant le héros du livre, l'ingénieur des ponts Akseli Jaatinen. *« Voici à quoi il ressemblait*, raconte Paasilinna *: une épaisse chevelure, un grand nez, un regard perçant. Ses larges mains nues reposaient sur la rambarde, il avait les jointures osseuses, les poignets solides, et l'on devinait sous son pantalon de proéminentes rotules. Il avait l'air déterminé, voire un peu inquiétant, car ses yeux braqués sur l'eau étaient profondément enfoncés dans leurs orbites. En le regardant, il ne serait venu à l'idée de personne que ce grand escogriffe était beau, mais il n'avait pas non plus un visage désagréable. De toute évidence, ce n'était pas le premier venu. »*

Pour le moins. On se gardera bien de raconter ici l'histoire de Jaatinen, cet ingénieur qui voulut être roi et qui finit par devenir heureux, entouré de femmes et d'enfants. Un mot pourtant sur la fable politique – subliminale – qui parcourt l'ensemble du roman. Au début, voici donc un ingénieur, employé par l'Etat, dont la spécialité est de construire des ponts. Il débarque un beau matin à la gare routière de Kuusmäki, où il est accueilli par le directeur des travaux communaux, Kainulainen. Très vite, les notables du bourg prennent en grippe cette *« pourriture »* de Jaatinen, coupable de *« copiner trop bien avec les ouvriers »* et, qui plus est, aimant se baigner nu dans la rivière. *« Ce n'est pas parce que nous vivons dans une ère de débauche que je dois permettre à ma paroisse de s'associer au relâchement universel des mœurs »*, lui lance, ulcéré, ce vieux réac de pasteur Roivas. *« Tu sais,* dit un jour à Jaatinen Manssila, le représentant des ouvriers, *nous autres communistes, comme le reste de la gauche, d'ailleurs, sommes durement opprimés dans ce village. Tu n'imagines pas, Jaatinen, comme la population de Kuusmäki peut avoir la haine tenace. Tu ferais bien de te méfier de ces notables, toi aussi ».*

OUVRIERS CONTRE NOTABLES

La bagarre fut terrible. Comme dans les westerns les plus classiques, Jaatinen fut chassé du village avant d'y revenir en vengeur, en vengé puis en héros. Ouvriers contre notables, Kuusmäki coupée en deux. Pour parvenir à ses fins, Jaatinen va user de méthodes dignes des pays totalitaires : rachat du journal local afin de contrôler l'information de la population, truquage des listes électorales, infiltration des principales associations locales (du Lions Club à la Ligue antialcoolique en passant par l'association des sous-officiers de réserve, le Rotary et la section locale d'Aide à l'enfance). Le pouvoir conquis, la ville sous contrôle, les notables chassés et humiliés, restait à Jaatanen, devenu une sorte de potentat local adepte de la bigamie, à jouir de la vie...

Comme dans *Le Lièvre de Vatanen*, Paasilinna intervient à la fin d'*Un homme heureux*. Dans *Le Lièvre*, il expliquait pourquoi, voyant Vatanen, enfermé dans sa sinistre cellule, caresser son lièvre avec la tendresse d'une mère, *« l'humanité prenait un sens »* ; Vatanen, qui avait un tel besoin de liberté qu'un jour de souffrance, le lièvre dans les bras, il avait traversé le mur de la prison pour à jamais disparaître. Dans *Un homme heureux*, Paasilinna découvre un Jaatanen heureux mais à l'étroit dans cette commune rurale, n'ayant plus son mot à dire dans les affaires domestiques. Quasi napoléonien, il hésite à partir à la conquête d'un département entier tout en se demandant s'il n'est pas un peu trop vieux pour ce nouveau combat. Finie la poésie libertaire du *Lièvre*, comme si Paasilinna finissait par admettre qu'on ne peut indéfiniment passer au travers des murs.

Franck Nouchi

(1) In *Le Lièvre de Vatanen*, Gallimard, « Folio » n° 2462, p. 87.
(2) In *Un homme heureux*, p. 21.
(3) Ses romans sont publiés aux éditions Denoël.

Les blessures d'un combat ordinaire

Kari Hotakainen, le quotidien et ses mille et une guerres inutiles

RUE DE LA TRANCHÉE (Juoksuhaudantie)
de Kari Hotakainen.
Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail, J.-C. Lattès, 350 p., 19 €.

C'est en regardant un match de hockey que Matti a perdu sa femme et sa fille. Un palet frappe le poteau au lieu de rentrer dans le but : il crie. Sa compagne Helena en profite pour crier, elle aussi, mais contre lui, un peu plus, un peu mieux que d'habitude.

Quand ils se disputent, ses mots à elle sont si durs qu'il ne peut répondre qu'en la frappant, sans réfléchir. Parfois la colère et la violence naissent dans des détails. Elle prend leur fille dans ses bras, les clés de la voiture et ne revient pas.

Quelques jours plus tard, une lettre de son avocat lui apprend qu'elle demande le divorce. Matti sait qu'en Finlande un seul coup de poing suffit pour perdre tous ses privilèges de combattant de la libération des femmes. Matti est un bon soldat, pourtant : il monte au front sans râler, la fleur au fusil et les couches de la petite à la main, l'esprit également tourné vers la vaisselle à faire et les états d'âme d'Helena. Et maintenant, elle lui reproche de n'être pas assez viril : il n'a pas d'ambition, il ne sort pas boire des bières avec les copains !

DÉTERMINISME MÉDIOCRE

Quelle sorte d'homme est-il ? Matti ne le sait pas, mais il est sûr d'être au moins un homme, un mari, un père, et il veut à tout prix éviter de gonfler encore un peu plus les statistiques nationales du divorce. Depuis qu'on a donné aux gens la possibilité de se séparer, voilà qu'ils profitent d'un rien pour le faire. Non, Matti doit se rebeller, échapper au déterminisme médiocre des pensions alimentaires et des familles recomposées qui l'entourent. Il va acheter une maison à sa famille, une de ces petites maisons d'anciens combattants où ils pourront récupérer de cette guerre inutile. Quitte à ne plus dormir, quitte à faire chanter un agent immobilier infidèle ou à proposer des massages érotiques pour améliorer l'ordinaire...

La parole est un drôle de parasite chez Kari Hotakainen. Elle se nourrit de l'angoisse quotidienne de ce qu'on entend dire, des formules toutes faites et des rêves préfabriqués de l'impératif culturel. Le fantasme collectif est une terre de mission. La guerre dure depuis si longtemps que Matti ne sait plus très bien où est le champ de bataille. Mais qu'importe, il croit encore pouvoir remporter la victoire tout seul. Il ne sait pas qu'il est condamné. L'ironie de Kari Hotakainen ne connaît pas de développements inutiles. Ses personnages vivent dans l'ignorance de leur tragédie, sans plus savoir comment rire d'eux-mêmes.

Le discours intérieur est leur maladie et leur fin. Quand ils sont sûrs qu'une étude honnête du problème les aidera à le résoudre, ils découvrent qu'ils ont pris le poison pour le remède. Quand ils le découvrent. Matti, lui, ne se rend plus compte de grand-chose.

Dans l'histoire des genres littéraires, les pays nordiques ont fait de la critique sociale l'un des derniers laboratoires de la langue, une *lingua incognita*, un Far West. L'ultime frontière se dissimule dans le pathétique des relations sociales et familiales normées. Depuis plusieurs années, on prétend que le modèle social scandinave (et par extension nordique) est mort quelque part entre Oslo et Helsinki. Mais la bête gratte contre les volets fermés de la chambre de Matti et d'Helena, elle est pleine d'une vigueur incontrôlée, qui nous semble grotesque parce que nous ne voulons pas en reconnaître les œuvres. Le quinzième livre de Hotakainen, le premier traduit en français, nous montre la fenêtre du doigt : la bête est toujours là, nous dit-il, elle nous attend.

Nils C. Ahl

Thorvald Steen, aux sources du roman historique

LE PETIT CHEVAL (Den Lille Hesten)
de Thorvald Steen.
Traduit du norvégien par Alain Gnaedig, Calmann-Lévy, 250 p., 15,50 €.
En librairie le 13 septembre.

A la fin du mois de septembre 1241, Snorri Sturlusson ne sait pas qu'il n'en a plus que pour quelques jours à vivre. A Reykholt, ce matin-là, il s'est levé comme d'habitude, en pensant déjà à ses retrouvailles avec sa maîtresse, Margrete. Il a à peine remarqué la trop parfaite quiétude du matin, le vent hypocrite dans la cour ou ce bruit qui n'a l'air de rien dans la remise. Il est tout entier plongé dans sa rêverie, il pense à son fils avec qui il s'est encore une fois disputé et qu'il craint, alors même qu'il se doute bien qu'il est l'un de ses seuls alliés, aujourd'hui.

Snorri Sturlusson est l'un des plus grands écrivains d'Islande, l'un de ses premiers hommes politiques aussi. Il a longtemps négocié le rapprochement avec le royaume de Norvège, mais sans se compromettre trop. La vieillesse venant, il sent son pouvoir décliner et devine que ses ennemis attendent le bon moment pour l'achever. Mais qu'importe, finalement : l'image des hanches de Margrete, le souvenir de sa douceur sont beaucoup plus importants.

DISCOURS INTÉRIEUR

Le Petit Cheval raconte les cinq dernières journées de Snorri Sturlusson, l'auteur, en 1220, de la *Saga des rois de Norvège* (*Heimskringla*). Dans le chaos du monde qui se défait près de lui, il préfère réfléchir aux enchaînements des causes et des conséquences, à la manière dont lui et son fils se sont disputés, à ses histoires d'amour, à ses manœuvres diplomatiques. Son discours intérieur, ici retranscrit à la troisième personne par Thorvald Steen, est l'histoire méthodique des derniers jours de son esprit. Plus qu'un roman historique, c'est un récit intime. Plus qu'une réflexion sur la moralité du pouvoir, c'est la chronique des bonheurs et des blessures d'un homme qui se rend compte qu'on a beau faire, on ne peut pas tout prévoir, on ne fait pas confiance à ceux qui le méritent, et finalement on croit aimer quand on ne fait qu'utiliser des êtres dans le seul but de sa survie.

L'histoire est une donnée romanesque envahissante, en Scandinavie. A croire parfois que depuis les premiers romans historiques, sous l'influence de Walter Scott, les écrivains scandinaves ne s'en sont pas remis. Mais l'obsession oblige parfois à la recréation. Car aux côtés d'un romancier de l'histoire moderne ou contemporaine comme le Suédois Per Olov Enquist, on rencontre aussi un Thorvald Steen, au propos plus vague, au style beaucoup moins méticuleux et plus épique, comme si le sens de l'histoire littéraire s'inversait et que le roman historique retournait doucement vers l'épopée de ses origines. *Le Petit Cheval* rappelle dans sa langue et dans ses images le merveilleux texte du Danois Villy Sørensen, *Ragnarok*, paru en traduction française dans les années 1980 (Presses universitaires de Nancy) et tout à fait disparu des librairies depuis. Thorvald Steen comme Villy Sørensen a cet art d'une littérature forte et naïve qui préfère l'image et les sensations à une fausse comédie de mœurs. L'intimité d'une pensée est ce qui l'intéresse, quand chaque chose devient une partie de soi, sans discrimination, l'histoire de l'Islande autant que les lèvres fines de Margrete. Car tout a l'odeur de l'humanité.

N. C. A.

ZOOM

■ **JUPITER ET MOI,** d'Eddy L. Harris
C'est par une anecdote assez poétique que débute le beau récit d'Eddy L. Harris, écrivain américain établi en France et déjà auteur d'un livre intitulé *Harlem* (Liana Levi, 2000). *« Quand mon père avait 8 ans, ils étaient trois dans sa classe à s'appeler Samuel Harris. (...) Pour les distinguer les uns des autres le professeur demanda à chacun son deuxième prénom. Incapables de savoir s'ils en avaient un, les trois garçons furent sommés de revenir avec, le lendemain. »* La scène se passe dans le Saint-Louis du début du XXe siècle et Samuel, le futur « Jupiter », vit dans une famille noire de cette région encore envahie par *« la puanteur de l'esclavage »*, aboli seulement cinquante ans auparavant. Avec une grande retenue, beaucoup de délicatesse, d'humour, et de justesse dans les images, le fils, devenu écrivain, parle de ce père obligé de *« réinventer sa propre vérité »*, comme il s'inventa finalement un deuxième prénom. A travers ce personnage extravagant défilent des années de l'histoire des Noirs américains, mais aussi les relations tendres et compliquées entre un père et le fils qu'il a envoyé étudier dans un collège de Blancs *« pour devenir quelqu'un de complètement différent »*. **R. R.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alexandre Gouzou, Liana Levi, 212 p., 17 €.

■ **À PRIX DE SANG**, poèmes 1953-1987, de Giovanni Raboni
Né en 1932 à Milan, Giovanni Raboni, qui fut l'un des grands poètes italiens de sa génération (et aussi le traducteur de Proust et de Baudelaire), est mort en 2004 à Parme. En 1988, il avait préparé lui-même une anthologie de son œuvre poétique, tirée des recueils qu'il avait publiés à partir de 1953. Mais il ne s'est pas contenté de choisir les poèmes, il les a en partie réécrits et agencés en six séquences, sans tenir compte de leur chronologie. C'est ce livre original que Bernard Simeone, le meilleur connaisseur de la poésie italienne moderne, mort en 2001, a traduit et présenté. Dans sa belle introduction, Simeone parle à propos de Raboni d'une haute exigence morale. Elle est partout lisible dans ce volume. **P. K.**
Gallimard, « Du monde entier », 170 p., 17,50 €.

■ **PERSONNALITÉ,** d'Andrew O'Hagan
Récompensé par le E. M. Forster Award (prix décerné par l'Académie américaine des arts et des lettres), ce deuxième roman d'un écrivain écossais né en 1968 suit le destin d'une jeune habitante des Hébrides, Maria Tambini, promise aux plus grands triomphes en raison de sa voix exceptionnelle. Malheureusement, son ascension vers la célébrité est compliquée par des désordres psychologiques : happée par le monde du spectacle et notamment celui de la télévision londonienne, Maria devient anorexique. En dépit de son savoir-faire incontestable, le romancier parvient à tenir son lecteur le temps du récit, mais pas à le toucher, comme si sa narration, pourtant pleine de détails, manquait de profondeur. **R. R.**
Traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch, Flammarion, 418 p., 21 €.

■ **UNE LUMIÈRE SUR LA NEIGE,** d'Anita Shreve
C'est comme les confitures que font ses personnages : en ouvrant le dernier Shreve on n'a pas à redouter de surprise. On sait ce qu'on va trouver : une ambiance familiale, une trame douloureuse, des dialogues pléthoriques, un happy end. Et puis des valeurs pionnières : on travaille de ses mains, surtout si on est un intellectuel, on accepte le verglas, les moustiques et les pannes de courant. Ça se passe dans le New Hampshire, que Shreve aime bien décrire, la police est rêche mais honnête, les commerçants secourables : tout finira bien. **J. Sn.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Valencia, Belfond, 300 p., 19,70 €. En librairie le 15 septembre.

Passage de témoin

Le commissaire Kurt Wallander passe la main à sa fille, alors que le jeune Erik Winter se frotte aux contradictions de l'apparente prospérité suédoise

AVANT LE GEL
(Innan frosten)
de Henning Mankell.
Traduit du suédois
par Anna Gibson,
Seuil Policiers, 448 p., 22 €.
En librairie le 16 septembre.

JE VOUDRAIS QUE CELA NE FINISSE JAMAIS
(Lat det aldrig ta slut)
de Ake Edwardson.
Traduit du suédois
par Philippe Bouquet,
J.-C. Lattès, 350 p., 22 €.
En librairie le 14 septembre.

L'opération est délicate. Comment se débarrasser d'un héros particulièrement populaire ? On se souvient de la mésaventure survenue à Conan Doyle qui, après avoir fait disparaître Sherlock Holmes dans les chutes de Reichenbarg, en Suisse, dut le ressusciter sous la pression des lecteurs. Henning Mankell pour sa part a toujours laissé entendre qu'il mettrait fin un jour aux aventures du personnage qui l'a rendu célèbre, le commissaire Kurt Wallander, de la petite ville suédoise d'Ystad. Le brave commissaire est d'ailleurs tellement accablé par l'évolution de la société qu'il menace à chacune de ses apparitions de démissionner de la police. De toutes façons, c'est la loi du roman réaliste, qui fait vieillir les personnages en temps réel, l'heure de la retraite approche.

Henning Mankell a trouvé la parade : entamer une nouvelle série policière dont l'héroïne sera Linda Wallander, la fille de Kurt. Ses nombreux lecteurs l'attendent au tournant avec un peu d'inquiétude mais ils ne seront pas déçus, le passage de relais est convaincant. Ce qui rend si attachants les romans de Henning Mankell c'est qu'ils s'appliquent moins à démontrer l'efficacité de la police dans la résolution des affaires criminelles que son désarroi et son incompréhension face aux phénomènes de violence qui semblent se multiplier dans la société contemporaine. La matière du récit est constituée de leurs exploits mais plus encore de leurs doutes et de leurs états d'âme.

Ceux-ci ne manquent pas dans *Avant le gel*. C'est d'abord le problème des relations houleuses entre le père et la fille, aussi irascibles l'un que l'autre. Si Kurt Wallander est secrètement ravi que sa fille entre dans la police, il le cache bien et l'idée de devoir collaborer avec elle sur une même affaire ne lui plaît guère. Pour l'instant il n'a pas encore pris sa retraite et Linda ne doit revêtir l'uniforme que dans quelques semaines, à une date qu'elle n'est pas près d'oublier, le 11 septembre 2001. En attendant elle ennuie tout le monde en essayant d'alerter son père sur un problème qui la préoccupe, la disparition mystérieuse de son amie Anna Westin.

La police a d'autres chats à fouetter : un fou s'amuse à asperger d'essence des cygnes pour les immoler par le feu, et on retrouve, dans une forêt des environs d'Ystad, le cadavre d'une femme décapitée, les mains jointes en prière et reposant auprès d'une Bible couverte d'annotations. Tous ces éléments finissent par se rejoindre dans une même affaire et la police, cruellement en manque d'effectifs, devra bon gré mal gré tolérer avant l'heure l'intervention de la jeune et fragile Linda Wallander. La date officielle de son entrée en fonctions n'est évidemment pas choisie au hasard, elle souligne que l'islam n'est pas la seule religion capable d'engendrer le fanatisme et la folie meurtrière.

QUESTION LANCINANTE

Avec son personnage d'Erik Winter, Ake Edwardson n'a pas les mêmes soucis que Henning Mankell. Winter en est encore au début de sa carrière de policier mais l'approche des deux auteurs est assez semblable. La vie familiale du héros, ses goûts musicaux, ses soucis interfèrent constamment dans ses enquêtes. A tel point que la question de savoir si Winter oui ou non arrêtera de fumer devient presque aussi lancinante que l'enquête sur le viol et le meurtre de plusieurs jeunes filles dans le parc principal de Göteborg. Winter ne fume que des cigarillos Corps diplomatique, mais son buraliste l'a prévenu que la marque était en voie de disparition : le policier a donc décidé de renoncer au tabac quand il ne pourrait plus se procurer son poison favori. Cette histoire fumeuse paraît bien futile comparée à la réalité quotidienne à laquelle est confrontée la police mais elle ne fait que mettre en évidence la fragilité du héros qui, loin d'être une simple transposition du « dur à cuire » américain, devient une sorte de réceptacle de toutes les contradictions de la société.

Ainsi Göteborg, la deuxième ville de Suède, qui sert de cadre à tous les romans de Ake Edwardson, est-elle une cité prospère, le berceau des usines Volvo mais aussi la ville qui détient, paraît-il, le record européen des vols de voitures. Cet univers devient le microcosme où apparaît de manière flagrante le fossé qui se creuse toujours davantage entre les classes aisées de la population et les laissés-pour-compte. Le roman policier suédois est à la mode, peut-être parce qu'il pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses, parce qu'il intègre à sa dimension sociologique une sorte d'effroi devant les évolutions d'un monde égoïste et violent. A cet égard on peut penser qu'il a encore de beaux jours devant lui.

Gérard Meudal

LARS TUNBJORK/VU

Goteborg

Les fantômes du passé

Giardinelli marie enquête criminelle et méditation sur la culpabilité

LES MORTS SONT SEULS
(Que solos se quedan los muertos)
de Mempo Giardinelli.
Traduit de l'espagnol
(Argentine) par François Gaudry,
Métailié Noir, « Suites »,
210 p., 10 €.

Qu'il faille chercher dans le passé la clef d'une affaire criminelle, c'est un cas de figure classique du roman policier mais généralement l'enquête porte sur quelque drame enfoui dans le passé familial ou professionnel des protagonistes. Dans *Les morts sont seuls*, c'est tout un contexte historique et politique beaucoup plus vaste qui est en cause, celui de la dictature en Argentine, et ce n'est pas seulement une péripétie d'autrefois qui trouverait un prolongement violent dans le présent mais l'histoire d'une génération dont le caractère et le comportement ont été radicalement altérés par l'expérience qu'elle a vécue.

Carmen et José ont milité ensemble contre la dictature avant d'être contraints de s'exiler au Mexique, où ils se sont perdus de vue. José est journaliste à Mexico et regrette toujours de n'avoir pas su dire à Carmen combien il l'aimait. Elle est partie refaire sa vie à Zacatecas, une petite ville du Mexique. Des années plus tard, José reçoit un appel au secours d'une amie de Carmen, Hilda. Carmen a des ennuis, son mari vient d'être assassiné et elle-même se sent menacée. José accourt mais ne comprend rien à la situation et ne parvient pas à empêcher le drame, tout au plus à en trouver l'explication dans le passé. *« Où était notre faute si notre génération avait été condamnée à l'excès et au mépris de la démocratie, à l'autoritarisme et à la violence, au besoin maladif d'écraser l'adversaire ? Quelle était notre faute quand nous dévalorisions la démocratie parce qu'on nous avait condamnés à l'irréflexion, à l'aveuglement et au fanatisme et que personne ne nous avait appris ce qu'était la démocratie, qui n'a été que le mot du grand mensonge de l'histoire argentine ? »*

ADMIRATION BÉATE DE L'EUROPE

Le constat n'épargne personne, ni les militaires argentins, ni les révolutionnaires embarqués dans l'action violente ; ce qui est cause c'est une mentalité générale, une sorte d'exception culturelle argentine, confite dans une admiration béate de l'Europe qui n'a pourtant de leçon à donner à personne. *« Le cynisme gagne également nos intellectuels, qui gobent l'eurocentrisme et lui vouent un culte, se vantent de leur culture européenne* (...) *Ils oublient olympiennement qu'Hitler n'était pas guatémaltèque, ni Franco un Péruvien, que Staline n'était pas né à Rio ni en Bolivie et qu'une dictature de cinquante ans ne s'est pas installée en Amérique latine en plein XXe siècle, mais à la porte de l'Europe. »*

Ironisant sur *« le préjugé de nombreux lecteurs de romans policiers, de ceux que Chandler définissait comme la catégorie des idiots qui veulent rivaliser avec l'auteur et lisent pour découvrir les premiers le criminel »*, Mempo Giardinelli parvient à concilier une véritable intrigue criminelle où policiers, détective, gangsters ne jouent pas exactement le rôle qu'on attend d'eux et une méditation passionnante sur la culpabilité.

G. Me.

Le juge Li dans l'envers du décor

Enquête méticuleuse dans une Chine en pleine mutation

ROUGE KARMA
de Mi Jianxiu.
Traduit du chinois
par Michel Imbert,
L'Aube, « L'Aube noire »,
224 p., 16 €.

On connaissait déjà le juge Ti et voici que débarque un nouveau venu dans la fiction policière chinoise, le juge Li. Plusieurs siècles les séparent. Le juge Ti est un personnage historique qui a vécu à l'époque T'ang, entre 630 et 700, et à qui le sinologue hollandais Robert Van Gulik (1910-1967) a prêté des enquêtes imaginaires qui permettent de découvrir la vie quotidienne dans la Chine ancienne. Le juge Li, le héros de *Rouge Karma*, exerce ses fonctions à Pékin dans les années 1980 et ses aventures racontées avec un souci minutieux du détail font le portrait de la société chinoise d'après la révolution culturelle.

L'affaire débute dans la région de Hubei où l'on a entrepris dans les années 1970 de construire le barrage des Trois Gorges, le plus grand du monde. Il y a là un laogaï, un camp de rééducation dont le chef Da Han se signale par sa cruauté. La jeune Chen Meimei, une gamine de 17 ans, y est internée. *« Mauvaise origine de classe. Son père était maître d'école, il portait des lunettes. C'était donc un intellectuel. Toute la famille a été dispersée en laogaï. Le père a été battu à mort par ses élèves car il n'acceptait pas leurs critiques. »* Violée par le chef de camp, Chen Meimei accouche d'une petite fille, Fa Erxia, avant d'être assassinée. Dix ans plus tard, Fa Erxia se retrouve à Pékin avec sa famille adoptive, venue sur les traces de Da Han, l'ancien tortionnaire devenu entretemps un homme d'affaires très prospère dans cette nouvelle Chine qui s'ouvre au capitalisme. On retrouve bientôt le cadavre de Ma Bo, le père adoptif de la fillette, égorgé sur un chantier.

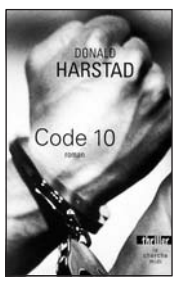
DÉJOUER LA CORRUPTION

Le juge Li est d'autant plus ému par l'affaire qu'il a lui-même une gamine de l'âge de Fa Erxia. Pourtant son rôle ne consiste pas à mener des enquêtes, son ami Peng le policier s'en charge, aidé du jeune agent Po qui, contrairement aux usages, vit en couple sans être marié avec sa collègue Xia. La marge de manœuvre du juge est réduite, il doit rendre compte de ses déplacements auprès des autorités locales, appliquer évidemment les directives politiques, déjouer la corruption qui gangrène la police. Tous ces empêchements nuisent à la bonne résolution des affaires criminelles mais ce sont eux qui donnent toute sa saveur au récit de procédure en dévoilant l'envers du décor d'un pays en pleine mutation.

On ne sait pas grand-chose de cet auteur chinois, Mi Jianxiu, si ce n'est qu'il est né en 1961, tout comme son traducteur Michel Imbert. Il se pourrait bien qu'il doive son existence à l'imagination de ce dernier, puisqu'un roman intitulé *Jaune Camion*, signé Michel Imbert et publié l'an dernier dans la même collection, évoquait déjà une enquête d'un juge Li flanqué de ses amis Peng et Po. Comme quoi l'amour de la Chine peut susciter des vocations d'auteurs de polars : Van Gulik n'a pas fini de faire des émules.

G. Me.

ZOOM



■ CODE 10,
de Donald Harstad
Une fusillade aux abords d'un champ de cannabis dans l'Iowa. Bilan : deux morts, un dealer et un policier. On enchaîne aussitôt sur le jeu de massacre provoqué par un forcené d'extrême droite retranché dans sa ferme. Au début, on est surpris par ce style quasi documentaire d'un rapport de police qui semble privilégier l'action et les éléments purement techniques au détriment d'une intrigue savamment construite. Mais celle-ci se met progressivement en place, d'une manière très efficace, milices paramilitaires d'extrémistes, gangs de motards, guerre entre brigade des stups, FBI et police locale. On a rarement eu autant l'impression de suivre de l'intérieur une affaire policière. C'est d'autant plus troublant que l'auteur, policier dans l'Iowa depuis vingt-cinq ans, dit s'être inspiré de faits réels. **G. Me.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gilles Morris-Dumoulin, Le Cherche Midi, 288 p., 17 €.

■ LE SENS DE L'ARNAQUE,
de James Swain
Arnaqueur, c'est un métier dont on peut très bien vivre aux Etats-Unis, où trente-huit Etats ont légalisé les paris en tous genres. Mais dans ce domaine aussi il y a les amateurs et les vrais artistes. Celui qui a entrepris de plumer l'Acropolis, un casino de Las Vegas, est un surdoué, un certain Franck Fontaine, qui ne paie pas de mine mais que personne n'arrive à coincer en flagrant délit de tricherie. Même le spécialiste, l'ancien flic Tony Valentine, aura bien du mal à découvrir le pot aux roses, tout cela pour finir par se faire lui-même arnaquer par son propre fils. Parfois un peu technique, le récit est drôlement subtil, et d'autant plus convaincant que l'auteur est, paraît-il, un des plus grands manipulateurs de cartes au monde. **G. Me.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nordine Hadad, Seuil « Policiers », 330 p., 19 €.

■ ANGES DÉCHUS,
de Gunnar Staalesen
La Norvège fête cette année son centième anniversaire, et peu de pays auront vu leur société se transformer d'une manière aussi radicale et rapide, en particulier depuis la découverte du pétrole en mer du Nord. Les romans de Staalesen enregistrent ces bouleversements à la manière d'un sismographe, particulièrement celui-ci, le septième de la série où Varg Veum, le privé à l'aquavit, se penche sur son passé et sur l'époque où ses copains jouaient les Beatles norvégiens. **G. Me.**
Traduit du norvégien par Elisabeth Tangen et Alexis Fouillet, éd. Gaïa, 320 p., 20 €.

■ NOUS AVIONS UN RÊVE,
de Jake Lamar
L'attorney général Melvin Hutchinson est devenu extrêmement populaire grâce à la croisade qu'il a entreprise contre le crime et la drogue : ouverture de camps de rééducation pour toxicomanes, multiplication des exécutions capitales, retransmises à la télévision pour l'exemple (par pendaison pour faire des économies). Il ne lui manque plus que la Maison Blanche : il est en lice pour devenir le premier vice-président noir des Etats-Unis. Ce récit est le premier roman publié aux Etats-Unis, en 1996, d'un romancier américain qui vit à Paris et dont on a déjà traduit en français *Le Caméléon noir*, chez Rivages. **G. Me.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicholas Masek, Rivages Thriller, 368 p., 21 €.

■ LA RAISON DU PLUS FOU,
de Neil McMahon
Une nouvelle aventure du docteur Carroll Monks, médecin urgentiste et enquêteur pour une compagnie d'assurances, confronté à un institut psychiatrique de haute sécurité qui laisse filer dans la nature de dangereux sociopathes. **G. Me.**
***Twice Dying*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sophie Guyon, Payot, « Suspense », 224 p., 17 €.**

■ SOIF DE CHAMPAGNE,
de Montero Glez
Dans le bidonville de la Rosilla, aux abords de Madrid, se déroule une véritable corrida avec, dans le rôle du jeune taureau promis à la mort, Charolito, le Gitan voleur de voitures. A ses trousses, un jaloux et un narcotrafiquant argentin. Premier roman à la fois très noir et très drôle d'un auteur madrilène né en 1965. **G. Me.**
Traduit de l'espagnol par Jean-François Carcelen, Métailié Noir, « Suites », 220 p., 10,50 €.

■ AGENTS SECRETS DANS LA GRANDE GUERRE, AGENTS SECRETS FACE À L'EUROPE NAZIE,
textes choisis et présentés
par Jacques Baudou
Qui se souvient de Jean Bommart et de son Poisson chinois, ou de William Le Queux et de son papillon de laiton ? Ces deux volumes d'anthologie de romans d'espionnage constituent une véritable histoire du genre où l'on retrouve à la fois des auteurs connus comme Ken Follet, Eric Ambler ou Graham Greene, d'autres qui ont surtout été sauvés de l'oubli par le cinéma, comme John Buchan et ses *Trente-Neuf Marches*, des auteurs un peu oubliés comme Pierre Nord ou Pierre Mac Orlan, et enfin de véritables joyaux connus seulement des spécialistes comme cette nouvelle de William Le Queux, le père du roman d'espionnage anglais, traduite ici pour la première fois. **G. Me.**
Omnibus, 1 130 et 1 170 p., chaque volume 25 €.

Planteurs et esclaves

Une vision renouvelée des représentations au sein des sociétés esclavagistes antillaises

TRAVAIL, CAPITALISME ET SOCIÉTÉ ESCLAVAGISTE Guadeloupe, Martinique (XVIIe-XIXe siècle)
de Caroline Oudin-Bastide.
La Découverte,
« Textes à l'appui », 348 p., 26 €.
En librairie le 15 septembre

Voilà un livre à lire. Souvent orientée vers l'étude des mécanismes économiques et sociaux, l'histoire de la plantation s'ouvre ici à celle des représentations : celles du rapport au travail, à l'enrichissement et au capitalisme dans la société esclavagiste de la Guadeloupe et de la Martinique. On pénètre ainsi un monde où, apparemment, tout était ou devait être organisé pour la production de denrées destinées à l'exportation, dans le contexte d'une économie marchande en phase de mondialisation.

Il ne faut pas, évidemment, confondre représentations et réalités, ce qui arrive parfois à Caroline Oudin-Bastide. Certaines affirmations (sur l'endettement des colons par exemple) ne sont pas suffisamment étayées de manière chiffrée. Et l'importance de l'esclavage

■ Olivier Pétré-Grenouilleau

domestique pourra sembler sous-estimée, sans doute à cause d'un accès limité aux travaux en anglais ou en espagnol. Mais, à travers l'image que les planteurs donnaient, ou souhaitaient donner d'eux-mêmes, se précise un pan encore trop peu étudié de l'histoire de la plantation, depuis les travaux, dans les années 1970, de l'Américain Eugene Genovese. Car si la matrice demeure marxiste, comme chez Genovese, le recours à la sociologie permet ici une mise en perspective vraiment enrichissante.

D'où une vision renouvelée de l'idéologie des planteurs. Et la mise en évidence d'une sorte de paradoxe entre, d'un côté, des hommes enclins à tout sacrifier (et notamment leurs esclaves) afin de s'enrichir au plus vite et, de l'autre, une propension à nier toute « valeur » à leur labeur, à faire un usage ostentatoire et souvent dispendieux des biens acquis (profusion de la table, de la livrée, domesticité...), le tout pouvant conduire à l'endettement. Comme si le monde des planteurs se rapprochait plus de la *« société de cour »* décrite par Norbert Elias que de la *« classe des loisirs »* chère à Thorstein Veblen. Mais, comme l'enrichissement individuel servait aussi à s'assurer des atouts dans une compétition pour le statut et le prestige, il n'y avait pas forcément contradiction entre le capitalisme et l'ethos des planteurs.

Caroline Oudin-Bastide éclaire avec autant d'acuité le monde des esclaves. Elle souligne la complexité des liens avec les planteurs, contribuant à faire tomber nombre de clichés issus d'une lecture souvent trop manichéenne des choses. La manière avec laquelle les esclaves rivalisaient dans leur tenue vestimentaire, le dimanche, malgré des règlements parfois contraires, est ainsi fort justement interprétée à la lumière de l'idée de « métamorphose » sociale, et non (comme le faisaient les colons) en tant que signe de la naïveté des esclaves. Ailleurs, c'est l'empoisonnement, arme utilisée contre les planteurs mais aussi contre d'autres esclaves, qui se voit attribuer une *« fonction »* dans *« la pérennisation de la servitude »*. Elle permet en effet au colon de désigner l'esclave comme le responsable de ses malheurs et de justifier à son encontre une sorte de violence « préventive ».

A la différence de Hegel, pour qui travail et œuvre renvoient à une même catégorie, Caroline Oudin-Bastide préfère souligner leur différence, entretenue par la logique du système de la plantation. Interdire à l'esclave la possibilité de l'œuvre, c'est en effet *« l'enfermer dans l'éternelle répétition du travail, au sens donné à ce terme par Hannah Arendt »*, et nier ainsi sa dignité d'homme. Cela n'exclut pas le « travail pour soi », sur son lopin de terre, pas plus qu'un accès à la monnaie pour les esclaves loués par leur maître. Toutes choses permettant de laisser du jeu dans le système, et de contribuer ainsi à son maintien. Et sans grand risque. Car pour l'esclave toute propriété concédée par le maître ne peut être que provisoire et conditionnelle.

Fort bien écrit, cet ouvrage passionnant se lit d'un trait. L'idée directrice est séduisante : celle d'une « contradiction » entre les valeurs des planteurs et la « glorification du travail » contemporaine de l'entrée de l'Europe dans la société industrielle. Avec le récent ouvrage de Frédéric Régent (*Esclavage, métissage, liberté. La Révolution française en Guadeloupe, 1789-1802*, Grasset, 2004), voilà qui témoigne du dynamisme de l'école historique antillaise de langue française.

Penser la démocratie athénienne

Un recueil d'articles de l'helléniste Nicole Loraux, disparue en 2003 : le souvenir d'une aventure intellectuelle et une réflexion ouverte sur l'avenir

LA TRAGÉDIE D'ATHÈNES La politique entre l'ombre et l'utopie
de Nicole Loraux.
Seuil, « La librairie du XXIe siècle », 256 p., 22 €.

Nicole Loraux est morte en avril 2003. *La Tragédie d'Athènes,* qui paraît aujourd'hui, est un recueil d'articles qu'elle avait souhaité rassembler pour en faire le second tome de sa *Cité divisée* (Payot, 1997). De fait, c'est autour de l'idée d'une cité qui se voulait une en dépit de ses divisions que s'articule le livre. On s'arrêtera particulièrement au premier et au dernier chapitre.

Au premier parce qu'il se présente comme le rappel d'une aventure intellectuelle à laquelle Nicole Loraux prit une part importante, mais aussi comme l'aboutissement d'une réflexion ouverte sur l'avenir de sa propre démarche. Au dernier parce qu'il rejoint cette même réflexion, sous la forme volontairement provocatrice d'un *« éloge de l'anachronisme en histoire »*.

L'aventure intellectuelle fut celle dont Jean-Pierre Vernant fut l'initiateur avec la création du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, aujourd'hui Centre Louis-Gernet. S'il s'agissait bien de revenir aux Grecs de l'Antiquité, il importait surtout, dans une approche anthropologique, de souligner

■ Claude Mossé

la distance qui nous sépare de ces hommes trop souvent « modernisés » par l'historiographie traditionnelle. A propos de la divination, de la guerre, du sacrifice ou du mythe, *« la plupart des travaux produits individuellement dans les années 1970 témoignent du même élan jubilatoire et volontaire vers l'altérité grecque, essentiellement étudiée à l'aune de l'anthropologie structurale »*.

Mais avec les années 1980 s'opère chez certains un retour vers ce que Nicole Loraux appelle *« un travail historien »* et, pour ce qui la concerne, vers le politique. D'où cette proposition formulée à la fin du premier chapitre : *« Sous l'identité ostensiblement proclamée de la guerre civile avec une maladie à l'échelle de la cité, il faut apprendre à déchiffrer la parenté de la* stasis *avec la généralité du politique. »*

De fait, c'est autour de cette notion de *stasis* que s'articulent la

G. DAGLI ORTI

Les déesses Athéna et Héra. Stèle en mabre

quasi-totalité des articles. Et c'est par une comparaison entre la « guerre civile » grecque que décrit Thucydide à propos de Corcyre, et la Commune de Paris en 1871, que commence cette enquête sur ce qu'était la *stasis* [état de guerre civile latente ou déclarée]. Si Nicole Loraux puise aussi de l'Attique son illustration d'une *« représentation anthropologique du monde à l'envers »*, c'est essentiellement la conception athénienne de la *stasis* qui est au cœur de la démarche. Elle justifie le titre du livre, emprunté à Pierre Vidal-Naquet, qui dans sa préface à l'édition « Folio » de Thucydide écrit que l'œuvre de l'historien pourrait être définie *« comme la tragédie d'Athènes »*.

A juste titre, Nicole Loraux est convaincue qu'Athènes *« fut la cité essentielle du monde grec »*. Que ce soit à travers le récit de Thucydide et de l'analyse qu'il fait du changement de sens des mots qu'entraînent les luttes civiles ; ou dans le *Cratyle* de Platon, où on retrouve la *stasis* en lutte contre elle-même, puisqu'elle désigne à la fois la stabilité et la sédition ; ou encore les poèmes de Solon, qui rappellent comment, pour mettre fin à la guerre civile qui opposait les *« bons »* et les *« méchants »*, il se tint *« au milieu de la lice »*, c'est bien Athènes qui est le point de rencontre des analyses subtiles de Nicole Loraux. Cette Athènes de l'oraison funèbre péricléenne, qui se veut une alors qu'elle est plurielle, et que le deux s'impose politique, puisque dans le débat démocratique il faut qu'il y ait une majorité et une minorité, même si ceux qui constituent l'une et l'autre se veulent politiquement égaux.

C'est seulement à partir du IVe siècle avant Jésus-Christ qu'on rattachera ces groupes antagonistes à des réalités sociales (« riches » contre « pauvres »), ce qui permettra à certains modernes de parler à ce propos de « lutte des classes ».

Et j'en viens pour conclure à ce dernier chapitre, riche de perspectives auxquelles la mort a mis fin. Car, pour justifier son éloge de l'anachronisme en histoire, Nicole Loraux revient sur le sens du mot *demokratia* et sur son origine paradoxalement péjorative, dans la mesure où c'est le *kratos*, le pouvoir absolu du *demos*, c'est-à-dire de la masse des petites gens, qui en est le fondement, ce qui explique l'absence d'une véritable pensée démocratique athénienne.

D'où la nécessité, pour combler ce vide, de partir des questions que posent nos démocraties pour aller vers le passé et revenir ensuite vers le présent, tout en respectant la nécessaire distance, ce que Nicole Loraux appelle *« une pratique contrôlée de l'anachronisme »*. On regrettera d'autant plus de ne pas entendre sa voix dans le débat qui aujourd'hui oppose les historiens sur l'expérience démocratique d'Athènes, singulièrement dans le pays qui vit naître la première démocratie moderne, les Etats-Unis d'Amérique.

La Révolution sans cesse rejouée

Une subtile analyse des paradoxes de la Restauration

L'HISTOIRE À REBROUSSE-POIL Les élites, la Restauration, la Révolution
d'Emmanuel de Waresquiel.
Fayard, « Le cours de l'histoire », 198 p., 14 €.

Paix, repos, oubli », c'est avec ces promesses qu'entre en scène la Restauration. Or, l'essai bref et précis d'Emmanuel de Waresquiel brosse tout autre chose : une lutte pour la maîtrise du passé avec pour enjeu le pouvoir. Ses pages lumineuses y ébranlent les certitudes et convoquent les paradoxes d'une période malmenée depuis 1815. Tout avait pourtant bien commencé. La charte de 1814 crée une monarchie limitée qui reconnaît les droits publics des Français. De l'héritage de la Révolution, qu'il se flatte de terminer, Louis XVIII conserve la liberté individuelle et l'égalité civile, ce qui permet de rallier les libéraux tout en renforçant la prépondérance royale. Sur ce point, 1789 a dénoué la crise de la monarchie. Louis XVIII en est conscient et tient à ce nouvel ordre social. Mieux encore que Napoléon, il amorce une politique de fusion extrêmement poussée et sait marier *« temps anciens et temps modernes »*.

Waresquiel pose alors face à face le roi et les élites, mais aussi les élites entre elles et leurs représentations. Quelles élites justement ? Leur recomposition appelle une redéfinition, où vont s'affronter ultras et libéraux ?

L'analyse des discours politiques et historiques révèle que les adversaires empruntent les mêmes mots et les mêmes références pour en tirer des conclusions opposées, en vue de légitimer leurs prétentions mutuelles. A terme, le conflit dévoile avant tout une même soif de service et de réussite individuelle et le désaccord quant aux catégories dignes d'accéder à *« l'élite de l'élite »* : origine sociale et grande propriété terrienne pour les ultras, mérite et capacité pour les libéraux. Si la fusion instaurée par Louis XVIII a bien su jouer de ces antagonismes, la régression amorcée en 1827, sous le gouvernement de Villèle, puis les mesures impopulaires qui suivent persuadent les Français de la véracité des représentations conçues durant les Cent-Jours.

BATAILLE SYMBOLIQUE

De là datent l'association des Bourbons à la trahison et le mythe d'une monarchie rentrée en France dans les *« fourgons de l'étranger »*. La question est de savoir comment et pourquoi le retour de l'île d'Elbe s'est confondu dans la conscience collective avec l'idée de liberté et de révolution. Parmi les nombreux problèmes soulevés dans ce livre, le plus important est bien celui de la mémoire de la Révolution et l'usage qu'en font les protagonistes.

Revenu au pouvoir, Napoléon se donne pour le héraut de la liberté, de la gloire et de la nation. Le roi, réfugié à Gand, ne peut convaincre les Français que lui aussi incarne ces valeurs, même si une jeune garde romantique arbore le drapeau de *« Dieu, le Roi et la Patrie »*. Au conflit politique et social s'ajoute donc une décisive bataille symbolique – couleurs, emblèmes, caricatures... Mieux. En associant Napoléon et le tricolore, les royalistes contribuent à forger le mythe d'un empereur républicain. Dans ce duel se rejoue en somme la Révolution. Les Cent-Jours s'avèrent ainsi être à l'origine de l'impasse politique et sociale de la Restauration, non seulement parce qu'ils ont réveillé le souvenir de la Révolution, de ses acquis, conquêtes et drames, mais encore parce qu'ils ont partagé la France en cultures antagonistes.

Dans son essai, Waresquiel enrichit d'une dimension culturelle l'histoire politique et sociale. La confrontation des traces laissées par les contemporains avec les réalisations effectives renouvelle finement l'interprétation de la période et éclaire la distorsion entre *« le temps de la contradiction qui est celui de l'Histoire à l'œuvre »* et le temps simplificateur qui est celui de la mémoire.

Annie Jourdan

★ Emmanuel de Waresquiel collabore au « Monde des livres ».

Catalogue de la détestation antifreudienne

Une quarantaine d'auteurs européens et américains ont participé à la rédaction d'un « Livre noir de la psychanalyse ». Fustigeant les disciples de Freud, ils formulent de graves accusations, rarement étayées

LE LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE
Vivre, penser et aller mieux sans Freud
Sous la direction de Catherine Meyer, Les Arènes, 832 p., 29,80 €.

THOMAS AZUÉLOS

Il y a de cela dix ans paraissait la traduction française d'un volume fameux intitulé, simplement, *Le Livre noir*. Exhumé un demi-siècle après son interdiction par le pouvoir stalinien, ce livre rescapé était aussi un récit de survivants : les écrivains Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman y avaient collecté les témoignages de Juifs lettons, ukrainiens, lituaniens ou russes, juste après le reflux des tueurs nazis. Page après page, y surgissaient le saccage meurtrier et la fureur exterminatrice. Depuis lors, dans la conscience commune, l'expression « Livre noir » s'est trouvée nouée à un signifiant bien précis : le crime de masse.

En décidant d'accoler ce même signifiant à la pratique freudienne, les auteurs du *Livre noir de la psychanalyse* accomplissent aujourd'hui un geste inédit. Comme si l'équation « psychanalyse = terreur » allait de soi, ils n'ont d'ailleurs pas éprouvé le besoin d'apporter ne serait-ce que le début d'une justification à ce titre si lourd de symboles.

Pour combler cette lacune, on ne saurait se contenter d'invoquer l'air du temps. Opportunisme marchand ? Certes, le monde de l'édition est de moins en moins épargné par les méthodes d'un marketing tapageur, qui considère qu'un titre saignant peut sauver de la déroute n'importe quel ouvrage, aussi mal ficelé soit-il. Guerre des « psys » ? De fait, tout au long de ces dernières années, la concurrence entre les divers médecins de l'âme s'est muée en véritable combat de tranchées, et les tenants des thérapies dites « cognitivo-comportementales » (TCC), qui forment les gros bataillons (plusieurs dizaines d'auteurs) du présent assaut collectif, ont quelque raison de vouloir en découdre avec les partisans du freudisme, lesquels ne font pas toujours dans la dentelle, eux non plus (voir ci-dessous).

Au-delà des facteurs conjoncturels, il convient toutefois de ne pas méconnaître cette donnée de fond : l'équipe qui a présidé à l'élaboration de ce *Livre noir* tient bel et bien les psychanalystes pour de dangereux individus. Pour des Diafoirus de l'inconscient, plus exactement, adeptes d'une *« pseudo-science »* aussi vaine que nocive, et qui seraient désormais partout discrédités, sauf en France et en Argentine.

Par contre, dans ces deux niches résiduelles, ils auraient réussi à accumuler prestige et argent afin d'imposer leur hégémonie à l'ensemble de la société, au moyen d'un *« terrorisme intellectuel* [qui] *n'a rien à envier à celui des ayatollahs ! »*, selon les termes du psychiatre Patrick Légeron.

Pour mieux démasquer l'imposture, les auteurs ont donc voulu remonter à sa source : dans la Vienne fin de siècle, celle-là même où sévissait un *« escroc »* nommé Sigmund Freud. Résumant certains travaux de l'historiographie critique américaine, ils présentent ses acquis (depuis longtemps disponibles et bien connus en France) comme autant de *« révélations »* systématiquement occultées à Paris – par qui vous savez. Bien plus, ils en radicalisent les leçons jusqu'à la caricature, quitte à faire du fondateur de la psychanalyse un *« menteur »* paranoïaque, cynique et frustré. Apre au gain, surtout : *« un charlatan avide de se remplir les poches »*, tranche l'historien gallois Peter Swales, qui généralise le trait à tous *« les propagandistes de la doctrine freudienne »* jusqu'à nos jours.

Il y a plus grave. Selon les auteurs de ce *Livre noir*, les bonimenteurs freudiens auraient du sang sur les mains. Ainsi, après avoir souligné *« les bases neurobiologiques de la toxicomanie »*, le psychiatre suisse Jean-Jacques Déglon croit pouvoir accuser les psychanalystes, sans la moindre preuve, d'avoir provoqué *« une catastrophe sanitaire, bien pire que celle du sang contaminé »*, et par là même *« contribué à la mort de milliers d'individus »*, en bloquant le développement des traitements médicaux de substitution (type méthadone ou Subutex). Et de façon générale, c'est pour tous ceux qui souffrent d'une pathologie psychique que la théorie freudienne s'avérerait au mieux inutile, au pire *« toxique »*.

Face à cet *« obscurantisme »* coriace, l'urgence serait de faire éclater la vérité en donnant la parole aux *« victimes »*. Ainsi de Paul A., qui préfère témoigner sous couvert d'anonymat, pour regretter que sa petite amie l'ait quitté après avoir entamé une analyse ; preuve que ce type de cure *« sépare les gens, disloque les liens familiaux et sociaux »*...

Autre témoin à charge : la mère d'un enfant prématuré et autiste, qui raconte comment elle a retiré son fils des griffes d'une thérapeute présumée freudienne, qu'elle nomme tour à tour *« Cruella »*, *« la Carabosse »* ou *« la Gorgone »* : *« Il y a belle lurette que le monde moderne a tourné le dos aux pratiques psychanalytiques d'un passé jurassique. Seule la France leur demeure fidèle. A quelques exceptions près »*, conclut-elle.

Cette dernière idée aurait mérité d'être creusée. Car si la psychanalyse ne se trouve pas aussi marginalisée que ce gros livre voudrait le faire accroire, elle n'en a pas moins trouvé en France une terre d'accueil privilégiée. Hélas, les auteurs du *Livre noir* ne se donnent pas la peine d'explorer la généalogie (historique et intellectuelle) des épousailles franco-analytiques.

Pour eux, le succès de la pratique freudienne peut se ramener à quelques raisons sommaires. La paresse, pour commencer : c'est une *« activité facile »*, qui exige essentiellement de savoir *« émettre régulièrement quelques "mhms" pour assurer le client qu'il est écouté »*. La fumisterie, ensuite : c'est une jolie histoire qui promet aux naïfs une ample plongée dans les « profondeurs » de leur âme. La cupidité, enfin : *« les psychanalystes universitaires médecins et surtout psychologues n'ont aucun intérêt à ce que des recherches nouvelles modifient les convictions en place, car ils tirent une grande partie de leurs revenus (en cash, bien entendu) de la psychanalyse... »*, note le psychiatre Jean Cottraux, pour décrire une France longtemps *« confite en psychanalyse »*, comme autrefois en religion.

Les Français seraient-ils plus paresseux, plus mystificateurs, plus vénaux que le reste de l'humanité ? Mêlant textes inédits et articles déjà publiés, témoignages personnels et extraits d'entretiens, chiffres hasardeux et « chapeaux » accrocheurs (*« gourou, mythe, imposteur, génie... les mots se bousculent dès lors qu'il s'agit de Lacan »*...), ce pot-pourri de l'antifreudisme contemporain ne pousse pas l'enquête jusque-là. Et pour cause : délaissant vite le débat d'idées et la confrontation théorique, il préfère procéder à une charge sans nuance contre une psychanalyse accusée de tous les maux.

C'est qu'ici, au cœur du projet, il y a la détestation. Ainsi Jacques Van Rillaer, l'un des principaux maîtres d'œuvre du *Livre noir de la psychanalyse*, qui retrace ici son itinéraire d'analyste belge *« déconverti »*, n'est pas loin d'ériger l'exécration en principe méthodologique : *« Certaines haines sont légitimes, en particulier lorsqu'elles sont provoquées par le spectacle récurrent de la mauvaise foi, de l'arrogance et de la manipulation de gens qui souffrent. Des idées énoncées par quelqu'un qui éprouve de la haine ne sont pas, de par la présence de ce sentiment, sans valeur épistémologique. »*

Jean Birnbaum

> L'équipe qui a présidé à l'élaboration de ce « Livre noir » tient bel et bien les psychanalystes pour de dangereux individus, adeptes d'une « pseudo-science » aussi vaine que nocive

LES AUTEURS

Coordonné et dirigé par l'éditrice Catherine Meyer, *Le Livre noir de la psychanalyse* regroupe les contributions de quarante auteurs de diverses nationalités, européens ou nord-américains. Parmi ses principaux artisans, on compte un historien connu pour ses travaux critiques sur les origines du mouvement freudien (Mikkel Borch-Jacobsen) et trois praticiens spécialisés dans les thérapies cognitives et comportementales (TCC) : le psychiatre Jean Cottraux, qui dirige l'unité de traitement de l'anxiété au CHU de Lyon ; le psychologue Didier Pleux, fondateur de l'Institut français de thérapie cognitive, et Jacques Van Rillaer, ancien membre de l'Ecole belge de psychanalyse et aujourd'hui professeur de psychologie à l'université de Louvain-la-Neuve (Belgique).

TROIS EXTRAITS

« On peut gagner beaucoup plus d'argent en étant psychanalyste que professeur de lycée ou assistant social dans un hôpital. Dès lors, depuis les années 1960, beaucoup de diplômés en philosophie, des prêtres revenus à l'état laïque, des artistes sans renom et quantité d'autres ont fait de la psychanalyse leur gagne-pain. Ce métier leur assure à la fois une subsistance confortable et un prestige comparable à celui des ecclésiastiques des siècles passés. Vu les tarifs, le nombre de séances par semaine et la durée des cures, un petit nombre de clients suffit. L'analyste qui adopte la technique lacanienne des séances courtes peut rapidement devenir riche. » *(Jacques Van Rillaer, professeur de psychologie, page 208.)*

« Par moments, je me dis qu'il faut faire preuve de tolérance vis-à-vis de la psychanalyse, qu'il faut l'accepter avec bienveillance. Mais je ne puis être insensible à la souffrance des patients. Lorsqu'un médecin apprend, grâce à de nouvelles recherches, qu'un médicament est inefficace ou toxique, c'est son devoir d'en avertir un maximum de personnes. Au vu des effets de la psychanalyse en sexologie, je me dois d'informer le public du mieux que je peux. » *(Pascal de Sutter, sexologue, page 777.)*

« Pour ma part, aujourd'hui, je vais bien. Je ne cherche plus ni de responsables de mes maux ni d'objets phalliques hypothétiques dans mon passé. Je suis en paix avec mon passé, et surtout je vis au présent et savoure ma liberté de déplacement retrouvée mais aussi la confiance en moi que les TCC m'ont en plus apportée. » *(témoignage d'Annie Gruyer, page 575.)*

Un nouvel épisode de la « guerre des psys »

Le champ psy tourne au champ de bataille. Déjà coutumière des querelles intestines entre sociétés et écoles de différentes obédiences, qui n'ont renforcé, ces dernières années, ni son crédit ni sa visibilité, la psychanalyse est aujourd'hui en butte aux attaques frontales et répétées des adeptes des thérapies comportementales et cognitives (TCC), qui contestent de plus en plus ouvertement sa légitimité. Si la dispute n'est pas nouvelle, elle prend aujourd'hui les contours d'une polémique publique dont *Le Livre noir de la psychanalyse*, qui prône l'abandon de la cure analytique au bénéfice de l'adoption systématique des TCC, constitue le dernier avatar. De la polémique sur l'amendement Accoyer en passant par l'expertise controversée de l'Inserm sur les psychothérapies, la violence des arguments échangés entre les deux camps témoigne de l'importance de l'enjeu : l'hégémonie théorique et intellectuelle sur le domaine en pleine expansion des thérapies de l'âme.

Entre la discipline centenaire inventée par Freud et les jeunes thérapies comportementales, importées des Etats-Unis en France au début des années 1980, il n'y a presque rien de commun. Fondée sur la théorie de l'inconscient, la psychanalyse, pratiquée par 6 000 personnes en France, est une technique d'investigation du psychisme par la parole, qui, partant de la souffrance exprimée et s'appuyant sur le transfert, tente d'offrir au sujet le moyen de se frayer une liberté dans son histoire. Dans cette optique, la guérison et la disparition des symptômes ne sont que des bénéfices secondaires et non l'objectif premier. A rebours de cette conception, les TCC (550 à 1 500 praticiens en France, selon les estimations) appuyées sur les théories de l'apprentissage et du conditionnement, se concentrent sur la disparition du symptôme exprimé par le patient, en l'amenant, en 10 à 25 séances, à affronter ses difficultés tout en valorisant ses comportements positifs. S'adossant à la montée des neurosciences en psychiatrie, les TCC revendiquent leur efficacité en affirmant répondre à des procédures soumises à évaluation.

ÉVALUATION DE LA PERFORMANCE

C'est justement sur ce terrain de l'efficacité et, partant, de l'évaluation de la performance d'une technique par rapport à l'autre que la querelle s'est nouée avec la psychanalyse. Le premier acte de la controverse s'est joué fin 2003, autour de l'amendement Accoyer : soucieux de préserver le public d'éventuels charlatans, l'actuel vice-président de l'UMP avait fait voter le principe d'une réglementation du métier de psychothérapeute, jusqu'alors libre d'accès. Le texte du député réservait le titre de psychothérapeute aux médecins et psychologues, et demandait aux autres professionnels, dont beaucoup étaient également psychanalystes, de se soumettre à une « évaluation » de leur pratique. Suscitant un débat houleux pendant plusieurs mois, l'amendement a été dénoncé comme une tentative de *« médicaliser la souffrance psychique »* et une volonté, implicite, de réduire la pratique des psychothérapies, dont la plupart sont de tendance analytique, aux thérapies comportementales.

D'implicite, l'opposition entre les courants a éclaté au grand jour dès le second acte, et la publication, par l'Inserm, en février 2004, d'une expertise collective intitulée *Psychothérapie, trois approches évaluées*. Procédant à un recueil d'analyses cliniques, essentiellement anglo-saxonnes, ce rapport concluait à la supériorité absolue des TCC sur les thérapies d'inspiration analytique. Les psychanalystes dénonçaient immédiatement cette *« machine de guerre »* visant à disqualifier leur discipline, en soulignant les biais méthodologiques nombreux de l'expertise et sa vision partiale. L'émotion fut si unanime dans le milieu psychanalytique que Philippe Douste-Blazy, alors ministre de la santé, finit par désavouer publiquement ce travail, en affirmant, en février, devant un parterre d'analystes lacaniens, que *« le premier devoir d'une société est de reconnaître qu'il n'existe pas une seule réponse à la souffrance psychique »*, laquelle n'est *« ni mesurable ni évaluable »*.

S'ils ont remporté une importante bataille avec le retrait de l'expertise de l'Inserm du site du ministère de la santé, les psychanalystes n'ont pas gagné la guerre. Celle-ci continue de faire rage, tant les praticiens des TCC ont ressenti l'épisode comme un affront – l'un des rédacteurs de l'expertise de l'Inserm, le psychiatre comportementaliste Jean Cottraux, est d'ailleurs cosignataire du *Livre noir*. Les deux camps fourbissent désormais leurs arguments pour leur prochain terrain d'affrontement, la question du statut du psychothérapeute, toujours pendante. Le nouveau ministre de la santé, Xavier Bertrand, réfléchit à la rédaction d'un décret mettant en œuvre le dispositif adopté par la loi du 13 août 2004, à la suite de l'amendement Accoyer. Il pourrait confier à l'Université le soin de mettre en place un diplôme spécifique pour exercer la psychothérapie : au risque d'aviver les querelles de chapelles au sein de la faculté, où la concurrence entre les deux courants dans l'attribution des postes de psychopathologie clinique se fait chaque année de plus en plus féroce.

Cécile Prieur

Enquête au pays des colons

Claire Snegaroff et Michaël Blum analysent un phénomène unique, où se mélangent questions stratégiques, messianisme radical et intérêts économiques

QUI SONT LES COLONS ?
de Claire Snegaroff et Michaël Blum.
Flammarion, 378 p., 22 €.

Journée portes ouvertes organisée par l'armée israélienne, Gush Katif, 27 avril 2004.

ALAIN KELER/IMAGESANDCO

Le conflit israélo-palestinien alimente de longue date une importante production littéraire de qualité inégale. Curieusement, celle-ci, trop souvent dominée par les postures militantes pour l'un ou l'autre camp, ne fait pas la part belle à l'enquête. A ce titre, on ne peut que saluer la parution de *Qui sont les colons ?* Condamnée par la communauté internationale, la colonisation par Israël des territoires palestiniens n'a rien d'un épiphénomène. En dépit du retrait de Gaza, près d'un demi-million d'Israéliens vivent aujourd'hui en Cisjordanie, si l'on prend en compte les quartiers construits dans la partie orientale de Jérusalem. La paix, si elle doit un jour se dessiner, passera nécessairement par la question des colonies.

POINT DE RUPTURE

Menée par deux journalistes de l'AFP – la première a vécu et le second vit en Israël –, cette enquête met à nu un phénomène unique qui mélange questions stratégiques, messianisme radical et intérêts économiques bien compris. Comme le démontre ce voyage en Cisjordanie et à Gaza, le mouvement de la colonisation a pu en effet se développer pendant trois décennies sur la base d'un consensus minimal dans la société israélienne. Un melting-pot colonial s'est ensuite forgé, chacun pouvant venir s'y agréger avec ses propres motivations, à condition de tendre vers le même but, la conquête de la terre qui a succédé à la conquête militaire de 1967. Les justifications et la détermination n'ont jamais manqué. Elles expliquent une croissance démographique continue, alors que les autorités israéliennes, dans le même temps, ont amorcé une tardive et lente reconnaissance des aspirations nationales palestiniennes.

Ce voyage chez les colons est l'occasion de multiples rencontres, non dénuées d'empathie, y compris avec les responsables les plus secrets. Elles montrent bien les multiples facettes d'un monde qui hésite aujourd'hui entre être un prolongement d'Israël ou une communauté en soi, à part, régie par ses propres lois. Et si les Palestiniens y sont absents, c'est bien parce que cet état des lieux interroge avant tout Israël et les principes de sa fondation.

Perçu initialement comme la poursuite du projet sioniste, ce qui explique le consensus initial, le mouvement de la colonisation est en effet parvenu aujourd'hui à un point de rupture.

Ce mouvement est illustré dans le livre par la trajectoire spectaculaire d'une famille française qui démarre à la fin du XIXe siècle. L'arrière-grand-père Georges Merzbach est une figure de la grande bourgeoisie juive parisienne parfaitement assimilée. Son fils, Charles, renoue avec le judaïsme orthodoxe et *« monte »* en Israël en 1967, à Jérusalem où il étudie au Mercaz Harav, creuset spirituel d'un nationalisme religieux resté légitimiste face à l'Etat et à son émanation la plus populaire, l'armée. Sa petite-fille, Hannah, s'installe dans le Goush Katif, à Gaza. Son arrière-petit-fils, Elkana, est aujourd'hui un *« jeune des collines »*, un membre de cette mouvance encore très marginale qui s'est bricolé *« une idéologie composite »* que les auteurs de *Qui sont les colons ?* tiennent pour un *« cocktail explosif »*.

Cette idéologie mêle selon eux *« la mission colonisatrice »* des origines débarrassée *« de la question de l'Etat et de l'unité du peuple »*, *« la légitimité de la violence et la haine des goys »* (à commencer par les Palestiniens) du rabbin raciste Meir Kahane, et une pratique religieuse *« individualiste et mystique »*. Les *« jeunes des collines »* poussent aujourd'hui à son terme la contradiction entre le sionisme conquérant mais pragmatique de David Ben Gourion et un judaïsme absolu qui tient l'Etat, lorsqu'il est prêt au compromis, pour un traître à la cause messianique. Dans cette perspective, la crise créée par le retrait de Gaza n'est sans doute, aux yeux des auteurs, qu'une escarmouche par rapport aux batailles à venir.

Gilles Paris

Les maux du libéralisme

Une étude minutieuse et mesurée de la philosophie de Leo Strauss

LEO STRAUSS UNE AUTRE RAISON D'AUTRES LUMIÈRES
Essai sur la crise de la rationalité contemporaine
de Corine Pelluchon.
Vrin, 314 p., 30 €.

Comment s'attaquer à l'individualisme démocratique sans sombrer dans le nihilisme ni le fondamentalisme, et en évitant les pièges d'une pensée régressive, nostalgique d'un ordre révolu ? L'étude minutieuse que Corine Pelluchon propose de la philosophie de Leo Strauss (1899-1973) dévoile quelques-uns des chemins étroits de la critique constructive.

Ce philosophe juif allemand, émigré depuis 1937 aux Etats-Unis, ne constitue pourtant pas un cas facile. Revendiqué par une partie des « faucons » de l'actuelle administration américaine comme père spirituel, Strauss est aussi attaqué par les adversaires des néoconservateurs, pour son *« élitisme »* forcené et son éloge supposé du *« noble mensonge »* (au peuple), considérés comme autant de preuves d'un penchant secret pour la *« tyrannie »*.

L'originalité de cet essai consiste à montrer que ces deux lectures résultent d'un contresens sur la notion de « Lumières » chez Strauss. Parce que ce dernier situe au XVIIe siècle la source du relativisme moderne, il serait à ranger dans le camp des rétrogrades, voire des réactionnaires, hostiles au libéralisme contemporain que les auteurs de ce temps auraient préfiguré.

Or rien n'est plus inexact que ce tableau, montre de façon convaincante Corine Pelluchon. Si Strauss est assurément un conservateur, il se présente avant tout comme un pédagogue qui excelle à diagnostiquer les maux du libéralisme mais sans sortir de ses limites et sans jamais indiquer d'alternative. Ce qui reste de lui, ce serait donc une inquiétude pour la liberté et non sa remise en cause.

Strauss reproche en effet aux Lumières modernes d'avoir dissocié la religion de la politique, et, par contrecoup, d'avoir fait de la foi une simple affaire de morale individuelle. Ce geste qui définit selon lui les *« Lumières »* dites *« radicales »* parce qu'elles évacuent, avec la dimension théologique, de la politique la question du bien-vivre dans la cité. Sans bien commun, le prosaïsme triomphe. Quand la nostalgie de l'héroïsme s'allie comme en Allemagne à une tradition fortement imprégnée de militarisme, cela donne le nazisme, que Strauss a dû fuir.

Cette modernité qui pour nous va de soi doit donc être restituée pour ce qu'elle est : l'objet d'un choix opéré à partir de Hobbes et de Spinoza, confondant la justice avec les droits d'un individu, épuisé dans son autonomie.

LA RÉVÉLATION ET LA RAISON

Le second pas nous entraîne à la découverte d'*« autres Lumières »*, en l'occurrence le rationalisme médiéval incarné par les philosophes arabes comme le platonisant arabe Al-Farabi ou le juif aristotélicien Maimonide. Leurs œuvres, en maintenant intacte la tension entre la révélation et la raison, font signe dans une autre direction.

Cet essai prouve en tout cas qu'il existe désormais une école straussienne européenne qui se montre plus attentive qu'on ne l'est aux Etats-Unis aux sources allemandes et juives de Strauss. Reprendre la querelle des Anciens et des Modernes, tel serait donc le remède aux maux de la modernité ? La rouvrir, en tout cas pour Strauss, signifie peut-être s'abstenir de la trancher.

Nicolas Weill

Les rythmes d'aujourd'hui

Le philosophe Pascal Michon analyse l'organisation temporelle régissant individus et collectivités

RYTHMES, POUVOIR, MONDIALISATION
de Pascal Michon.
PUF, 466 p., 34 €.

Nous venons d'entrer dans un monde fluide, aux formes d'organisation plus diversifiées et plus labiles qu'autrefois. Depuis une trentaine d'années, des mutations appuyées les unes sur les autres sapent les dispositifs stables et homogènes qui dominaient depuis la seconde guerre mondiale. Les normes de la famille se fragilisent. L'autorité parentale régresse, exige des formes d'ouverture et de mobilité inédites. Dans les entreprises, les modes de management participatif – que les Etats appliquent ensuite à leurs administrations – invitent à la souplesse horaire et relationnelle. La mondialisation capitaliste se développe hors du contrôle des Etats-nations. Simultanément, les sondages et les médias transforment la démocratie élective en démocratie communicationnelle.

Le livre de Pascal Michon s'ouvre sur ce constat : *« Une ère nouvelle de l'histoire vient de commencer. »* Son ambition est de percevoir la logique de ces bouleversements. Une analogie historique et l'examen d'une notion, celle de rythme, sont mobilisés à cette fin. L'analogie rapproche le monde fluide d'aujourd'hui de la première mondialisation qui s'est déroulée *« il y a un peu plus d'une centaine d'années, à la suite d'une série de phénomènes en grande partie analogues à ceux dont nous venons d'être les témoins »*.

La notion de rythme – comprise comme *« organisation temporelle complexe des processus par lesquels sont produits les individus psychiques et collectifs »* – fut au centre d'une série d'études, publiées de 1890 à 1940, qui l'utilisaient pour penser les dissolutions d'organisations ou les concentrations du pouvoir similaires à celles que nous observons de nos jours. A titre d'*« essai d'élaboration du concept de rythme »* l'étude de Pascal Michon propose un parcours étonnant, fait d'une série de relectures de textes issus de l'anthropologie, de la psychologie, de la poétique et de la théorie du langage.

Des travaux sur les rythmes de l'individuation archaïque de Marcel Mauss à ceux de Gabriel Tarde sur la *« dérythmisation »* des sociétés modernes, la quantité des œuvres analysées et la multiplicité des perspectives retenues pour travailler la notion de rythme surprennent. La matière de plusieurs livres est réunie par Pascal Michon. Un essai sur rythmes et langage au XIXe siècle à partir des œuvres de Walter Benjamin. Une étude sur les rythmes de la propagande politique dans la première moitié du XXe siècle bâtie sur les livres de Serge Tchakhotine – *Le Viol des foules par la propagande politique* –, et de Victor Klemperer, *LTI – La Langue du IIIe Reich*.

Pourtant le fil directeur du propos n'est jamais perdu. Avec clarté et minutie, Pascal Michon construit par rectifications successives l'énoncé d'un problème fondamental, celui de la *« dérythmisation »* des sociétés modernes et des *« risques de rerythmisation autoritaire de ces sociétés »*. Les lignes de force d'une nouvelle philosophie de l'histoire s'affirment, à bonne distance des structuralismes d'hier comme de la fascination contemporaine pour les connexions temporaires, les flux et les réseaux.

Jean-Paul Thomas

Du corps obèse comme objet philosophique

LE CORPS OBÈSE
Obésité, science et culture
de Jérôme Dargent.
Champ vallon, 266 p., 24 €.

La question du corps, depuis le rejet platonicien jusqu'à Nietzsche proclamant l'urgence de *« prendre le corps comme fil conducteur »*, occupe une place centrale dans la philosophie. C'est l'une des pierres de touche permettant d'étiqueter tel ou tel philosophe comme idéaliste, empiriste ou matérialiste. Cependant, le discours philosophique traite le plus souvent d'une généralité. Or, l'être humain est toujours incarné dans une forme particulière – le corps en général, y compris celui des matérialistes, n'étant qu'une abstraction idéaliste. L'obésité est l'une de ces formes à partir de laquelle Jérôme Dargent, médecin, chef de clinique à Lyon et philosophe, s'essaie à « philosopher ».

Peu à peu le monde développé se peuple d'obèses. L'obèse s'avère à la fois central – par le nombre, et par sa soumission à l'impératif consumériste – et marginal. Il est déchiré par une double injonction impossible à vivre : le devoir de consommer, de se comporter en osmose avec les impératifs publicitaires, et le devoir de santé – la santé passant progressivement de l'ordre du droit, « le droit à la santé », à celui du devoir, de l'obligation sociale. La traversée de la peinture et de la littérature en témoigne : depuis toujours, le corps de l'obèse est une sorte de miroir sans tain sur lequel se projettent des fantasmes et des représentations contradictoires.

Mais la situation contemporaine, qui articule propagation de l'obésité et devoir de bonne santé, dévoile le corps de l'obèse comme scripturaire : les injonctions paradoxales de la société s'écrivent sur sa chair.

UN HUMAIN EN TRAJET

Obèse est un attribut qui engage, c'est-à-dire qui redistribue la perception qu'un sujet a de lui-même et du monde. Cette situation est fille du temps ; alors que tout moi se vit comme permanent, sur le mode de l'essence, tout moi affecté d'un corps obèse est devenu tel, par l'œuvre du temps. Jérôme Dargent insiste sur la temporalité : un obèse est un humain en trajet, pris dans la temporalité. La philosophie, chez l'auteur, verse toujours dans la médecine, où elle trouve un écho pratique : le recours à l'unité narrative de Ricœur permet aussi bien de décrire la temporalité de l'être-obèse que d'envisager pour l'obèse la possibilité de sortir de sa situation. Il faut réinscrire l'obèse dans la temporalité – l'essentialisation n'entraînant pour lui que *« la haine de son corps »*. La reconnaissance de l'identité comme trajet rend possible l'arrachement de l'obèse à son obésité-substance, en l'inscrivant dans son unité narrative.

Si l'extension de la notion lévinassienne de visage fait ressortir *« l'étrangeté fondamentale »* du corps obèse, ce sont pourtant les outils de la phénoménologie, puisés chez Husserl, Heidegger et Merleau-Ponty qui, par le biais du concept de temporalité, permettent la meilleure approche de l'obésité. Témoignant de la fécondité de l'articulation entre médecine et philosophie, le livre de Jérôme Dargent remplit de déterminations concrètes des concepts aussi vides que ceux de corps et de temps.

Robert Redeker

LES AUTEURS DU « MONDE »

■ **JACQUES LE PETIT**, de Laurent Mauduit
Dernier héritier du bonapartisme, ce vieux courant de la droite française, Jacques Chirac mériterait de passer à la postérité affublé du sobriquet de Jacques le Petit. Pour étayer ce trait volontiers polémique, Laurent Mauduit s'est plongé dans l'histoire – bien française – de la monarchie républicaine. Son diagnostic est sans appel : la démocratie en France est minée par une crise de grande ampleur. A cent cinquante ans d'intervalle, sur fond de montée du populisme, le parallèle entre Jacques le Petit et Napoléon le Petit – c'est ainsi que Victor Hugo qualifiait Napoléon III – est saisissant. L'un succédait à Napoléon le Grand, l'autre au « Grand Charles ». « Dix ans, ça suffit ! », criaient les manifestants de 1968 au général de Gaulle. *« 1995-2005 : n'est-il pas temps d'en finir avec la farce que constitue le consulat de Jacques le Petit ? »*, interroge Laurent Mauduit.
Stock, 358 p., 19 €.

■ **LE ROMAN DE BERLIN**, de Daniel Vernet
Au commencement, Berlin était double, composée de deux petits lieux de peuplement, Cölln et Berlin. Il fallut attendre 1307 pour que les deux bourgades se réunissent en une sorte d'embryon de la future capitale de la Prusse, puis de l'Allemagne. Dans *Le Roman de Berlin*, Daniel Vernet retrace l'histoire de cette « jeune capitale », devenue contre son gré et contre sa vraie nature le symbole du militarisme et de la dictature hitlérienne. Aujourd'hui que le Mur est tombé, Berlin a retrouvé son rôle de laboratoire de toutes les modernités, de toutes les tendances et modes. *« Sexy mais pauvre »*, *« ambivalente »*, ne cherchant à rivaliser ni avec Rome ni avec Paris, Berlin, écrit Daniel Vernet, *« cultive avec coquetterie un petit côté provincial »*. A la fois gaie et grave, non conformiste et classique, débridée et bien élevée, elle n'a, dit-il, ni préjugés ni tabous, *« aimant ce qui bouge, ce qui change, pour oublier une histoire trop lourde à porter »*.
Editions du Rocher, 182 p., 19,90 €.

■ **LE JOURNALISME**, de Thomas Ferenczi
Tout ce que vous voulez savoir sur le journalisme par l'une des « plumes » du Monde. Auteur de *L'Invention du journalisme en France* et de *Naissance de la presse moderne* (Plon, 1993, Payot, 1995), Thomas Ferenczi consacre un « Que sais-je ? » à *« la course aux nouvelles »*. Le sommaire vaut programme : *« L'information et ses contraintes »* ; *« Le double visage du journalisme politique »* ; *« La justice dans tous ses états »* ; *« Grands reporters en temps de guerre »* ; *« De notre correspondant particulier... »* ; *« Vie quotidienne, vie économique »* ; *« Critique de la culture »* ; *« Le temps de la Toile »*. Avec en prime cette citation d'Albert Camus extraite du journal *Combat* (8 septembre 1944) : *« En face des forces désordonnées de l'histoire, dont les informations sont le reflet, il serait peut-être bon de noter, au jour le jour, la réflexion d'un esprit ou les observations communes de plusieurs esprits. Mais cela ne peut pas se faire sans scrupules, sans distance et sans une certaine idée de la relativité. »* Le journaliste est une personne qui affirme, écrit Thomas Ferenczi ; *« comme l'exige son métier, il est aussi une personne qui doute »*.
PUF, « Que sais-je ? », 128 pages, 8 €.

L'écrivain israélien publie simultanément un roman, « Le Responsable des ressources humaines », et un essai, « Israël : un examen moral »

Avraham Yehoshua, au nom de la morale

D'une certaine manière, Avraham B. Yehoshua ressemble à Jérusalem, la ville où il est né : vibrant, concentré, sans fioritures – avec l'humour en plus. Pas de place pour le superflu, pas de temps pour les chinoiseries, pas de concessions à l'indolence ou à la langue de bois. Reconnu comme l'un des écrivains les plus importants d'Israël, traduit dans le monde entier, cet homme de 69 ans n'est pas seulement un écrivain remarquable, nouvelliste, auteur dramatique, essayiste et surtout romancier, lauréat du Grand Prix de littérature d'Israël pour l'ensemble de son œuvre. C'est aussi un combattant, qui n'hésite pas à donner de la voix pour la cause qu'il défend, celle de la paix entre Israël et le monde arabe : expliquer, commenter, exhorter toujours à plus de justice, à plus de raison. Quitte à faire sursauter, ou à s'emparer de sujets très exposés, comme il l'a fait dans ses deux derniers livres, un essai et un roman, tous deux polarisés par la question de l'identité juive et celle de la morale.

La morale, oui, cette question brûlante, devenue presque froide à force d'être reléguée derrière les grands barreaux du droit, ou ensevelie sous la peur du ridicule. Le geste vif et l'œil direct, sous une tempête de boucles grises, Avraham Yehoshua n'est pas homme à se laisser dominer par ce genre de crainte. De passage à Paris, début septembre, il vient de voir coup sur coup *Le Bonheur*, d'Agnès Varda, *« formidable, quarante ans après »* et *Peindre ou faire l'amour*, des frères Larrieu : une *« forme de décadence sans aucun mystère »*, s'exclame-t-il, dans son excellent français (sa mère était marocaine et il a passé quatre années à Paris, dans les années 1960, en tant que secrétaire général de l'Union mondiale des étudiants juifs) ; *« Varda pose à peu près la même question, mais de manière autrement plus troublante, car elle engage une discussion morale. »* Lui, en tout cas, s'est saisi de ce prisme à la fois pour observer le monde et écrire des romans.

Non pour *« faire la morale »*, naturellement, mais pour poser des questions éthiques, afin d'exposer les personnages au feu des choix que cela suppose – partant du principe que la littérature permet d'aller plus loin dans l'examen de ces problèmes que tous les autres médias. *« Par crainte d'être vus comme moralistes ou engagés, les écrivains ont laissé tomber la question morale »*, regrette cet écrivain qui est aussi l'auteur d'un essai où il soumet de grandes œuvres littéraires (Dostoïevski, par exemple) au crible d'une lecture morale (*Comment construire un code moral sur un vieux sac de supermarché*, paru en 2004 aux éditions de l'Eclat). *« Mais cette littérature qui ne soulève plus de dilemmes moraux est devenue moins importante : les gens n'en attendent plus de révélation. On peut toujours ajouter quelque chose de "houellebecquien" pour plaire aux lecteurs, mais un grand livre met un personnage en situation de lutter contre quelque chose et de remporter des victoires morales... »*

> « Il nous faut une mémoire et une conscience historiques capables de nous situer dans le temps. Et revenir à la réalité, à la responsabilité »

Passant du roman à l'essai, c'est encore à l'aune de la morale qu'il invite ses concitoyens à s'examiner, au sens cartésien du terme. Avec une obsession : chercher, dans l'analyse de l'identité juive et celle du sionisme, les germes d'une paix possible. Tels sont les fondements du livre passionnant qui regroupe en fait trois textes (1), dont deux plus anciens (l'un datant de 1977, sur le droit du peuple juif à la terre d'Israël, l'autre de 2003, sur l'avenir de la révolution sioniste) et un tout récent consacré à une *« Explication structurelle de l'antisémitisme »*. Sujet glissant, qui lui a valu quelques grincements de dents de la part de ceux qui craignaient des renversements de rôles : *« Certains*, explique-t-il sans acrimonie, *ont eu peur que cet essai ne fasse porter aux juifs eux-mêmes la responsabilité de l'antisémitisme, alors qu'il n'en est pas question. Mais je savais que cette critique viendrait. » « Au fond,* ajoute-t-il, *j'ai seulement voulu comprendre quelle machine a produit cette absurdité si dangereuse et où se trouve la racine d'un mal qui a touché des populations complètement hétérogènes, dans des temps et des lieux très différents. »*

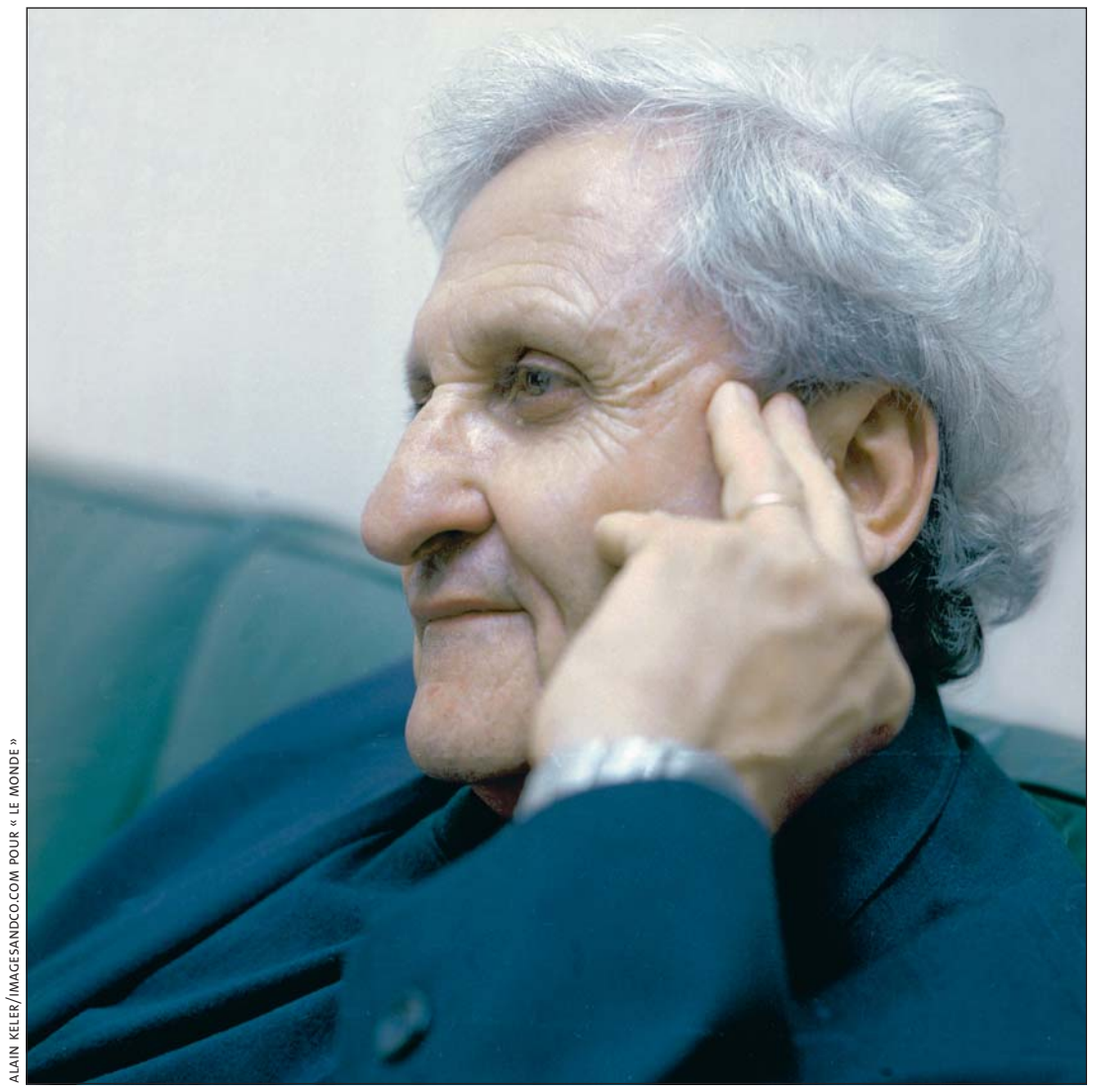
Prenant le peuple juif dans l'étendue d'un regard « métahistorique », Avraham Yehoshua souligne que c'est *« l'interaction entre deux imaginaires, celui des Juifs et des Gentils* [les non-juifs] », qui est en cause. L'imaginaire dévoyé de l'antisémite se projette à l'intérieur de celui des juifs, hypertrophié dans la mesure où ceux-ci ont ancré leur identité dans le mythe, donc dans une forme d'imaginaire. *« L'identité juive est construite sur deux codes, le national et le religieux,* observe l'écrivain. *Or le premier a été transféré comme matériel virtuel dans le second (ou dans un autre code spirituel susceptible de le remplacer, comme les théories de Levinas). »* Un transfert qui permet de maintenir la stabilité dans les conditions de la diaspora. D'où une identité *« bien plus souple et fluide que l'identité des autres nations du monde »*, pleine de ce que l'écrivain appelle en anglais des *gaps*, mot que l'on peut traduire par « interstices ». C'est dans ces *« gaps »* que se précipitent les fantasmes et les frustrations de l'antisémite, vite transformés en certitudes et, périodiquement, en actes de haine.

Pour enrayer cette mécanique infernale, Avraham Yehoshua prône le *« retour à l'histoire »*, celui-là même que voulaient les pères fondateurs du sionisme. *« Il nous faut une mémoire et une conscience historiques capables de nous situer dans le temps,* dit-il. *Et revenir à la réalité, à la responsabilité. Au fond, je voudrais que nous soyons comme des paysans du Sud de la France : attachés à leur terre, à leur langue, à leur culture et qui savent ce que le mot "Patrie" veut dire ! »*

En d'autres termes, il s'agit de renouer avec l'histoire, comme l'ont fait les pères d'Israël ou, à leur échelle, certains des ancêtres d'Avraham Yehoshua : le rabbin venu de Salonique, au début du XIXe siècle, poussé par le désir d'obéir à l'injonction biblique et plus près encore, le grand-père maternel dont il porte le prénom : un riche Marocain qui a laissé tous ses biens à Mogador pour venir dans la Ville sainte en 1932, accompagné de ses deux dernières filles. *« Je vois quelque chose d'exceptionnel dans cette venue motivée par le sionisme, chez un homme déjà âgé »*, note l'écrivain, qui refuse de désespérer. *« Si je suis un homme de gauche, c'est avant tout parce que je crois au changement : on peut changer l'homme. »*

Raphaëlle Rérolle

(1) *Israël : un examen moral*, traduction de l'hébreu et postface de Denis Charbit, Calmann-Lévy, « Petite bibliothèque des idées », 170 p., 13 €.



ALAIN KELER/IMAGESANDCO.COM POUR « LE MONDE »

AVRAHAM B. YEHOSHUA

Né à Jérusalem en 1936, Avraham B. Yehoshua a grandi dans une famille séfarade, avant d'étudier la littérature et d'embrasser la carrière d'instituteur. Il a commencé de publier à l'âge de 20 ans, pendant son service militaire, des nouvelles d'abord, puis des pièces de théâtre. Il a ensuite attendu la quarantaine pour faire paraître son premier roman, traduit en français sous le titre *L'Amant* (Calmann-Lévy, 1979). Suivront beaucoup d'autres, où l'auteur exprime son talent pour saisir les humeurs de la société israélienne, mais aussi pour réfléchir sur l'identité juive et les relations avec les Palestiniens. Entre autres, toujours chez Calmann-Lévy, *Un divorce tardif* (1980), *L'Année des cinq saisons* (1990), *Monsieur Mani* (1992), *Shiva* (1995), *Voyage vers l'an mil* (1998) et plus récemment, *La Mariée libérée* (2002). Essayiste, il est aussi l'auteur de *Pour une normalité juive* (Liana Levi, 1992) et d'une étude littéraire parue aux éditions de l'Eclat : *Comment construire un code moral sur un vieux sac de supermarché.* Avraham B. Yehoshua vit à Haïfa, où il a longtemps donné des cours de littérature à l'université.

UN DRH COMME MÉTAPHORE DU CITOYEN ISRAÉLIEN

C'est dans les jours les plus sombres de la deuxième Intifada qu'Avaraham Yehoshua s'est attelé à ce roman singulier qu'est *Le Responsable des ressources humaines* (1). *« La mort était partout, dans les rues, dans les cafés, dans les bus, on ne savait plus quoi faire. A force de refouler ses morts, la société israélienne était devenue rigide, indifférente, cruelle vis-à-vis des souffrances des Palestiniens – et vice versa, d'ailleurs »*, se souvient l'écrivain. D'où, sans doute, le sujet et l'atmosphère de ce récit très ténu, austère et presque abstrait, où tous les personnages, à l'exception d'un, sont désignés soit par leur fonction (DRH, patron, contremaître, secrétaire, fonctionnaire), soit par leur position dans une famille (mère, fille, fils, ex-femme, etc.). Une seule est nommée, qui ne sera jamais là – et pour cause : Julia Ragaïev, la belle quadragénaire aux *« yeux tatares »*, l'étrangère qui a été tuée au cours d'un attentat-suicide, sur un marché de Jérusalem.

Avant d'être identifiée, Julia Ragaïev est une morte anonyme, qui ne porte sur elle qu'un bulletin de salaire de l'entreprise où elle travaillait, une boulangerie industrielle de Jérusalem-Ouest. Partant de ce tableau macabre et des accusations portées contre l'entreprise en question, taxée d'indifférence et d'inhumanité pour n'avoir pas cherché à savoir ce qu'était devenue la victime, l'auteur déroule un parcours individuel, celui du responsable des ressources humaines, chargé par son patron de réparer les dégâts. Mais à travers cet homme encore jeune, qui commence par refuser toute responsabilité dans l'affaire, c'est la société entière qui défile. Car l'écrivain coule dans la silhouette de ce personnage sans nom comme une métaphore du citoyen israélien, avec ses doutes, ses révoltes, ses chagrins. Pris dans un engrenage hiérarchique et personnel, le DRH transforme une culpabilité en responsabilité, illustrant à la perfection le genre de dilemme moral dont Avraham Yehoshua fait le soubassement de son œuvre littéraire.

(1) Titre original : *Schlichuto Shel Hamemuneh al Meshave Enosh*. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, Calmann-Lévy, 286 p., 19 €.

Science de femmes

Suite de la première page

Quoi au juste ? *« Des façons moins obtuses de faire la science et d'en écrire l'histoire »*, et surtout des idées de *« symbiose et d'harmonie »* qui auraient pu s'imposer bien plus tôt aux *« vieilles lubies guerrières de domination de la nature »*. Les meilleurs des brefs chapitres, centrés chacun sur un personnage, illustrent cette capacité de la savante à rassembler les idées, à rapprocher les faits, à procéder par analogies, là où l'homme s'est enfermé dans une discipline, s'est échiné à séparer pour mieux classer.

Voyez Sophie, sœur de Tycho Brahé, l'un des pionniers de l'astronomie moderne (et non le père : l'image sera proscrite par tous ceux qui auront appris que le chapeau de Marie Curie servit à cacher ce terme inadéquat en couverture du numéro de la série des *« Pères fondateurs de la science »* qui lui était consacré). En ce XVIe siècle, qui ne distingue pas encore bien *« l'astronomie de l'astrologie, la botanique de l'alchimie »*, elle cultive son jardin à l'ombre de l'observatoire de son frère, se fait connaître en soignant par les plantes, et cherche avant toute chose *« l'empathie universelle qui lui permettra de démêler le complexe écheveau entre les êtres et les choses »*.

Au début du XIXe, l'Anglaise Mary Somerville a, elle, fréquenté l'élite de la science française et britannique. Elle en a tiré un grand livre, *« vaste survol évoquant les comètes et les nébuleuses, les plantes et le magnétisme, la chaleur et les marées, en quête de ces quelques axiomes fondamentaux qui sous-tendent les lois du monde matériel »*. Elle forma Ada Lovelace, la fille de Lord Byron, aux mathématiques – et sans doute tout autant à l'ouverture d'esprit. Car celle-ci ne fut pas seulement *« la première à comprendre la portée de futures machines pensantes »* que seront les ordinateurs. *« Je léguerai aux générations futures*, écrivait-elle, *une mathématique du système nerveux. »*

A cette liberté d'imagination, l'ordre viril a toujours opposé les mêmes ripostes, en inventant de nouvelles coupures. Comment la presse populaire décrit-elle Sofia Kovalevskaïa (1850-1891), géniale mathématicienne et romancière à ses heures ? *« Un cerveau masculin, un cœur féminin. »* Après la gloire de son Nobel de 1903, Marie Curie fut elle-même enfermée dans les rumeurs de l'adultère et les carcans des convenances bourgeoises.

Les choses ont-elles évolué ? Lentement, assurent les plus optimistes. Des femmes de science continuent à bousculer les conformismes. Telles ces trois étudiantes envoyées dans la jungle par un professeur américain pour valider sa théorie du singe-tueur. L'Anglaise Jane Goodall chez les chimpanzés tanzaniens, la Canadienne Biruté Galdikas chez les orang-outangs de Bornéo, l'Américaine Shirley Strum, chez les babouins du Kenya, ont commencé par descendre de la Jeep que le *« primatologue mâle »* ne quittait guère, *« étape cruciale qui leur a permis de s'agenouiller parmi les singes* (...) *et d'apprendre peu à peu à se faire accepter »*. Ce qu'elles décrivirent se heurta longtemps au mépris masculin. *« En redéfinissant les relations entre les singes, ces jeunes femmes ont finalement redessiné la ligne de fracture entre les sexes et celle, plus discrète mais plus profonde, qui sépare la nature de la culture. »* Le terrain a changé.

Jérôme Fenoglio

Le Grand Incendie
roman
Traduit de l'anglais par Claire Céra

Avec cette œuvre inoubliable alliant richesse poétique et justesse de ton, perfection classique et fulgurances de style, Shirley Hazzard s'impose comme une romancière majeure de notre temps, qu'il est urgent de découvrir.